RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MARS 1864,

No. 16.

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS.

QUÉBEC
DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU,
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ.

1864.

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1er Décembre 1862 et finissant le 1er Décembre 1863.

27ème ANNÉE.

Dépenses.

	£	S.	D.
Annales de Lyon	234	7	6
Lac Abbittibi et Chantiers de l'Outaouais	150	0	0
Diocèse de St. Boniface	120	0	0
Hôpital de la Marine	10	0	0
Mission du St. Maurice	150	0	0
" du Labrador	100	0	0
" des Escoumins	37	10	0
" de Roberval	50	0	0
" d'Hébertville	20	0	0
" de Ste. Anne du Saguenay	12	10	0
" de l'Anse St. Jean	40	0	0
" de la Rivière au Canard	15	0	0
" de Laval	35	0	0
" de Valcartier	20	0	0
" de Wolfestown	15	0	0
" d'Armagh	12	10	0
" de St. Evariste	25	0	0
" de Leeds	12	10	0
" de Broughton	25	0	0
	£1084	7	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,.....	1084	7	6
Mission de Cranbourne	10	0	0
" de St. Malachie et Standon.....	30	0	0
" de Buckland	15	0	0
" du Chemin Elgin	12	10	0
" du Lac Témiscouata.....	30	0	0
" de la Baie des Sables (McNider)	15	0	0
" de Ste. Félicité	20	0	0
" de la Rivière aux Renards.....	12	10	0
Chapelle de Métapédiac.....	25	0	0
" de la Pointe au Genièvre (Baie des Chaleurs)	25	0	0
Chapelle de la Rivière aux Renards....	12	10	0
" de Kennébec.....	7	10	0
Emplacement d'une chapelle à Ashamashouan (Lac S. Jean).....	8	3	0
Chapelle de la Rivière aux Sables (Saguenay)	7	10	0
Chapelle sur le Chemin Elgin	7	10	0
Presbytère de Témiscouata.....	5	0	0
" de Roberval.....	5	0	0
" de Ste. Félicité.....	7	10	0
Livres de controverse.....	25	0	0
Vases Sacrés, Ornements, &c.....	150	0	0
Total	£1515	0	6

RECETTES *pour la même année.*

	£	s.	D.
Notre-Dame de Québec.....	91	6	9½
Dames Ursulines.....	7	15	0
	£99	1	9½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part, ...	99	1	9½
Hôtel-Dieu.....	6	5	0
Grand Séminaire de Québec.....	4	15	0½
St. Patrice de Québec	30	7	7
Faubourg St. Jean.....	30	0	0
Saint Roch de Québec.....	101	16	9
Saint Sauveur.....	56	0	0
Notre-Dame des Anges.....	8	16	4½
St. Pierre (Ile d'Orléans).....	32	15	2
St. Laurent "	40	11	9
St. Jean "	29	0	0
St. François "	6	16	3
Ste. Famille "	20	1	6
Grondines	20	0	0
St. Casimir	5	8	5
Deschambault.....	24	0	0
St. Alban.....	6	6	0
Cap Santé.....	10	17	0
Portneuf.....	5	8	3
St. Basile (2 ans).....	7	0	0
Ecureuils	7	10	3½
Pointe-aux-Trembles	12	8	2
St. Augustin.....	29	12	6
St. Raymond.....	2	0	0
Ste. Catherine.....	4	14	2
St. Félix.....	5	7	5½
Ste. Foye (pour 1862).....	13	16	9
St. Colomb de Sillery.....	17	3	3
Ancienne Lorette.....	24	8	7½
St. Ambroise.....	15	14	0
Par testament d'une personne de St. Ambroise.....	15	0	0
Valcartier.....	1	15	0
Charlesbourg.....	9	12	6
Laval.....	6	5	0
	£710	14	7

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,.....	710	14	7
Beauport			
Ange Gardien.....	14	18	4
Chateau-Richer.....	17	0	3
Ste. Anne de Beaupré.....	14	18	3
St. Ferréol.....	3	7	9
St. Joachim.....	10	19	1
Petite Rivière.....			
Baie St. Paul.....	14	2	1½
St. Urbain.....	3	5	6
Eboulements			
Ile aux Coudres.....	12	15	0
St. Irénée.....	2	5	0
Malbaie.....	7	17	6
Ste. Agnès.....	5	5	0
St. Fidèle.....	1	10	0
Anse St. Jean.....			
St. Alexis	3	10	4½
St. Alphonse.....			
Grand Brûlé.....	1	1	1
Hébertville.....	1	8	9
Roberval.....	1	11	3
Chicoutimi.....	5	16	1
Ste. Anne du Saguenay.....			
Escoumins	5	0	10
Pointe aux Esquimaux.....	14	17	4
Somerset.....	10	15	0
Ste. Sophie.....	1	13	0
Ste. Julie.....	11	3	5½
St. Ferdinand	2	0	0
St. Jean Deschaillons.....	12	0	0
Lotbinière.....	25	0	0
Ste. Croix	14	19	1
St. Flavien.....	8	8	3
St. Antoine	22	4	5
	£960	7	3

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,.....	960	7	3½
St. Apollinaire.....	0	19	9
St. Nicolas.....	7	5	6
St. Etienne.....			
St. Romuald (2 ans).....	12	0	0
St. Jean Chrysostôme.....			
St. Lambert.....	4	15	10½
St. Isidore.....			
St. Bernard.....	7	15	6
St. Gilles.....	2	10	9
St. Agapit (Rivière Noire)	3	9	4½
Broughton.....	9	3	11
Leeds			
St. Sylvestre.....	4	0	1
St. Elzéar.....	13	0	9
St. Frédéric.....	2	14	10
St. François de la Beauce.....			
St. George.....	0	18	6
S. Victor de Tring.....			
St. Evariste.....			
Lambton.....	3	0	4½
St. Joseph (Beauce).....	8	17	6
Ste. Marie (do)	11	1	0
Ste. Marguerite.....			
St. Hénédine	3	0	9
St. Edouard de Frampton.....			
St. Malachie.....			
Ste. Claire.....	6	15	0
St. Anselme (2 ans).....	37	4	0
St. Henri.....	23	2	6
Notre-Dame de Lévis.....	64	19	0
St. Joseph de Lévis.....	39	13	6
Beaumont.....	10	2	8
St. Charles..... ...	27	10	0
St. Gervais.....	11	12	6
	£1276	0	11

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1276	0	11
St. Lazare	2	16	0
N. D. de Buckland			
Armagh			
St. Raphaël			
St. Michel	23	1	9
St. Valier	17	3	3
Berthier	5	4	6
St. François Rivière du Sud	8	12	6
St. Pierre do	7	0	0
St. Thomas	16	6	4½
Ile aux Grues	25	0	3
Cap St. Ignace	33	6	0
Islet	43	10	0
St. Jean Port Joly	15	10	0
St. Aubert			
Ste. Louise			
St. Roch des Aulnets	22	0	0
Sainte Anne (2 ans)	34	3	6
Collége de Ste. Anne	5	3	7½
Rivière Ouelle			
St. Pacôme	3	0	0
Mont Carmel			
St. Pascal			
St. Denis	20	0	0
Kamouraska	17	14	0
St. André	8	5	0
Ste. Hélène	3	0	0
S. Alexandre			
N. D. du Portage			
Rivière du Loup	7	5	0
St. Antonin			
Lac Témiscouata			
St. Arsène	13	16	1
St. Modeste	0	13	9
	£1608	12	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part, ...	1608	12	6
Cacouna	12	10	0
Ile Verte	12	18	0
St. Eloi	5	3	7½
Trois Pistoles	12	1	3
St. Simon	5	5	0
St. Fabien			
Ste. Cécile	5	10	3
St. Anaclet	3	0	0
Rimouski	14	7	5
Ste. Luce			
Ste. Flavie	1	5	0
St. Octave	2	14	4½
Baie des Sables, McNider			
Matane			
Ste. Anne-des-Monts			
Rivière aux Renards	0	15	0
Douglastown	0	18	9
Percé			
Grande Rivière			
Port Daniel			
Paspébiac			
Bonaventure			
Maria	2	5	0
Carleton			
Ristigouche	0	19	2
Don d'un particulier	2	10	0
Reçu de M. Laflèche pour annales fournies, en 1861, au diocèse de Trois-Rivières	12	10	0
Total	£1703	5	4

Résumé :

	£	S.	D.
En caisse le 1er Décembre 1862.....	1776	8	9½
Recette depuis le 1er Décembre 1862 au 1er Décembre 1863.....	1703	5	4
Total.....	£3479	14	1½
Dépense pour la même année.....	1515	0	6
Reste en caisse.....	£1964	13	7½

Québec, 26 Décembre 1863.

J. B. A. FERLAND, Ptre.
T. S. P. F.

—

Nota.—Les sommes suivantes ont été remises au Trésorier après la clôture des comptes, elles seront portées sur l'exercice de 1864.

Faubourg St. Jean.....	£ 3	15	0
Petite Rivière.....	0	18	9
St. Edouard de Frampton.....	0	13	0
Rivière Ouelle.....	3	15	4
St. Pascal.....	7	10	0
Matane	2	10	0

Outre la somme de £1703 5 4 fournie, l'année dernière, pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le Diocèse de Québec a donné la somme de £2184 1 9 pour le Denier de St. Pierre, et £330 0 0 aux Sœurs de la Charité du diocèse de St. Boniface, Rivière Rouge.

———o§o———

ÉTAT PRÉSENT DES MISSIONS

SITUÉES AU SUD DU S. LAURENT.

S. PIERRE DE BROUGHTON.

(Extrait du rapport de M. le Curé.)

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Grandeur le présent rapport sur ma mission pour l'année courante. (1863). Sur les rapports des années précédentes j'ai exposé à peu près tous les détails propres à faire connaître l'état physiqne et moral de ma paroisse. D'ailleurs, Votre Grandeur, en la parcourant dans toute son étendue, à l'occasion de sa visite pastorale de l'été dernier, a pû s'en former, par elle même, une idée plus correcte que par tous mes écrits et mes paroles. Je me contenterai donc, sur celui-ci, de faire connaître les circonstances qui ont accompagné mon ministère pour cette année.

Ma mission a fait cette année un progrès assez sensible tant sous le rapport matériel que sous le rapport religieux. Les défrichements ont grandi sous la hache de ceux qui ont eu du courage,

surtout dans le huitième rang de Thetford où, depuis l'année passée, il s'est fait des travaux assez considérables. La récolte de l'automne dernier a été plus abondante que celle desannées précédentes. Un bon nombre de maisons neuves ont remplacé les vieilles et chétives chaumières ; de jolies granges se sont élevées à la place de vieilles mâsures et attestent, dans plusieurs endroits, une heureuse prospérité. Enfin un des plus agréables progrès qui a été fait cette année, et que je suis heureux de constater, c'est un rôle d'évaluation qui vient d'être terminé tout récemment, et qui va pouvoir être mis, j'espère, prochainement en vigueur. Une fois donc ce premier pas fait, on peut espérer que les chemins vont se faire avec plus de rapidité et que les écoles vont marcher avec plus de régularité. Cette circonstance est d'autant plus heureuse que, si l'évaluation n'eût pas été faite, je pense bien que les écoles n'auraient pas été ouvertes cette année ; maintenant ce danger est moins à craindre.

Ma population a augmenté, dans le courant de l'année, de 14 familles formant un total de 88 âmes, dont 52 sont adultes. La population actuelle est donc de 1711 âmes, dont 979 sont communiants et 732 non communiants, 29 enfants ont fait, cet été, leur première communion, en sorte que la paroisse contient maintenant 1008 communiants.

Il y a maintenant dans la paroisse 270 familles catholiques, dont 53 familles irlandaises et 217 familles canadiennes. Si on ajoute à ce nombre 125 à 130 familles protestantes, on aura un total de 395 à 400 familles.

J'ai reçu, l'automne dernier, l'abjuration d'un de ces protestants, qui n'est encore que le troi-

sième depuis que je suis chargé de cette mission ; c'est bien peu, j'ai la douleur de le dire, que trois âmes ramenées au bercail, sur une si grande population de frères égarés, mais cela est dû, je pense, au peu de rapports qu'il y a entre les catholiques et les protestants, ce qui fait que le missionnaire a peu d'occasion de converser avec eux. Du reste cet isolement, tout en étant préjudiciable aux protestants, n'est que désirable pour les catholiques, vu leur ignorance et leur peu d'aptitude à soutenir et défendre les dogmes de leur sainte religion.

Il y a eu dans le courant de l'année 12 mariages et 29 sépultures, dont 9 adultes et 20 enfants. Le nombre des décès a été plus considérable que celui des années précédentes et cela à cause de la petite vérole, qui, depuis le printemps dernier, a fait des ravages et en fait encore parmi les enfants. J'oserais dire qu'il n'y a guère plus qu'une douzaine de maisons dans lesquelles cette triste maladie n'ait fait son apparition depuis ce printemps.

J'ai baptisé, cette année, 91 enfants.

O. GRENIER, PTRE.

S. JULIEN DE WOLFESTOWN 1863.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous soumettre mon rapport sur la mission de St. Julien de Wolfestown pour l'année mil-huit-cent-soixante-trois.

Comme la nouvelle sacristie, destinée à loger le missionnaire, est maintenant terminée, nos gens comptent sur la promesse que leur a faite Votre

Grandeur de leur donner un prêtre résidant du moment qu'ils seraient en état de le loger, et de pourvoir en partie à sa subsistance.

La dîme ne suffira pas les premières années, mais avec un aide de la Propogation de la Foi et un supplément, le prêtre sera en mesure de vivre.

La mission de Wolfestown, comme bien d'autres, est pénible, une des plus pénibles peut-être ; cependant j'ai la certitude qu'un homme de santé, d'énergie et de bonne volonté, qu'un prêtre qui a l'esprit de son état pourra y couler des jours passablement heureux.

En janvier dernier la population de S. Julien était de 1294 âmes, dont 576 communiants. Plusieurs nouvelles familles y sont arrivées depuis, mais nous n'avons pu nous procurer le chiffre de leur population.

Cette année, comme par le passé, les actes de baptêmes, mariages et sépultures ont été entrés sur les régistres de S. Ferdinand, et mention particulière en a été faite, afin qu'on puisse y recourir au besoin.

Il n'y a pas eu de première communion à Wolfestown cette année, vu qu'elle y avait eu lieu tard l'année dernière, et qu'on y avait admis tous ceux des enfants qui étaient d'âge et suffisamment instruits.

Dans le cours de cette année, une partie du Township de Wolfestown a été cédée à Chester pour aider à former la nouvelle paroisse de Ste. Hélène, et une autre au Township de Ham. Comme une autre partie appartient déjà depuis plusieurs années à S. Ferdinand, il s'ensuit qu'il n'en reste maintenant que ce qu'il faut pour former la paroisse de S. Julien. La dite paroisse

qui aura 9 milles de front sur 10 de profondeur sera plus tard riche et belle, si les grands propriétaires, plus humains que ceux de beaucoup d'autres localités, ne spéculent pas trop longtemps sur les sueurs de nos pauvres colons.

Il n'y a pas encore d'écoles à Wolfestown, mais un corps de commissaires a été nommé dans le cours de l'hiver dernier et je pense que le missionnaire, aussitôt après son arrivée, pourra en mettre un certain nombre en opération. J'ai été sollicité à différentes reprises de prendre l'initiative, mais c'est une tâche que j'ai cru devoir réserver à mon successeur.

La nouvelle sacristie, comme je l'ai dit plus haut, est à peu près terminée ; c'est une jolie bâtisse de 28 pieds sur 32, agréablement située sur un plateau qui domine toute la paroisse future.

La chapelle actuelle demande quelques réparations, mais les matériaux sont en partie rendus sur les lieux et les gens me paraissent bien disposés à encourir les frais nécessaires.

La récolte promet beaucoup cette année. Si elle mûrit sans accident et si elle peut être engrangée en bon état, elle sera une des plus abondantes que nous ayons jamais eu.

La mission de St. Julien n'a point d'auberge. Plaise à Dieu qu'il en soit longtemps ainsi ! ....

.....

Le tout humblement soumis,

S. Ferdinand d'Halifax le 21 août 1863.

J. M. Bernier, Ptre.

NOTRE DAME AUXILIATRICE DE BUCKLAND.

Cette mission comprend les 7e, 8e, 9e, 10e, et 11e rangs du Township, la partie ouest du township Mailloux et une partie de la seigneurie qui se trouve au-dessus de la paroisse de St. Lazare. La chapelle est bâtie dans le 10e rang sur le chemin Taché, et les colons les plus éloignés même dans le township Mailloux n'ont que 2½ lieues à se rendre à la chapelle. Les chemins sont assez bons partout. 50 jeunes gens ouvrent des terres. Il y a une école depuis la fin d'octobre 1862 : elle est bien tenue par une Institutrice et fréquentée par 73 enfants, la maison est bâtie sur un emplacement donné par feu M. Villeneuve.

S. PAUL DE MONTMINY.

Comprend le township Montminy, la partie Est du township Mailloux et quelques terres à l'extrémité Est d'Armagh. Les colons de cette partie d'Armagh se trouvent à trois lieues de leur chapelle. Il y a une école indépendante peu encouragée et peu fréquentée. On a fait faire des bancs dans la chapelle, et ce modique revenu donne des moyens de subvenir aux besoins de la mission. Les habitants ont commencé une maison pour le Missionnaire et espèrent la mettre logeable cet automne.

	Popu.	Fam.	Com.	B.	M.	S.
N. D. Auxiliatrice.....	1025	190	590	62	3	19
St. Paul.....	769	.....	340	25	1	10

18 nouvelles familles dans Buckland et 12 dans Montminy sont l'accroissement d'une seule année.

S. EPIPHANE DE VIGER.

La population actuelle est de 1280 âmes, en tout 215 familles. Les sauvages de la réserve sont desservis par M. le curé de l'Ile-Verte.

Depuis janvier 1862 à mars 1863, vingt nouvelles familles sont venues se fixer dans la mission.

Le conseil municipal a passé un règlement prohibant la vente sans licence des liqueurs enivrantes.

Dans le cours de Juillet 1863 des commissaires d'écoles ont été élus, et on prépare les voies pour avoir deux écoles. Mais il faudra en bâtir d'autres. En fait d'édifices religieux il y a à S. Epiphane une chapelle temporaire de 42 pieds sur 33, qui servira plus tard de presbytère; le curé occupe une maison de 35 pieds sur 25, destinée à devenir une salle publique.

NOTRE DAME DU LAC TÉMISCOUATA.

(Extrait du rapport de. M. Thivierge.)

A mon arrivée dans cette mission le 15 Mai 1860, la population était de 90 familles, 550 âmes, et 280 communiants. Depuis ce temps la population a augmenté avec une rapidité étonnante ; elle est aujourd'hui de 1300 âmes, 213

familles et 640 communiants. En outre plus de 100 jeunes gens ont pris des terres et y travaillent sans y résider encore.

	Bapt.	Sép.	Mar.	Prem. Com.
1861	41	12	10	25
1862	57	17	4	30
1863				27

Après bien des efforts j'ai établi deux petites écoles, fréquentées l'une par 20 enfants, et l'autre par une douzaine.

Les nouveaux colons, malgré leur pauvreté, ont bâti une chapelle de 45 pieds sur 33, un presbytère de 50 pieds sur 27 et toutes les dépendances.

Depuis que je suis ici j'ai fait défricher sur la terre de l'église plus de 20 arpents, qui l'année prochaine donneront de beau foin, et le pacage pour les animaux.

MISSIONS AU NORD DU S. LAURENT.

VALCARTIER, STONEHAM, TEWKESBURY.

Extrait du rapport de M. le curé.

S. Gabriel. La population totale de Valcartier (S. Gabriel) comprend environ 1600 âmes, dont 700 catholiques, formés de 88 familles. Les 900 autres sont Anglicans et Presbytériens, et chaque secte a son église et sa chapelle. Les catholiques qui ont une belle église vivent en bonne entente avec leurs frères séparés, leur prêtant au besoin secours dans les travaux agricoles. Ils

éprouvent de la difficulté à tenir une école séparée : pendant quelques mois une femme a réunie 22 enfants dans un village, mais elle a été obligée d'abandonner, et les enfants sont envoyés aux écoles communes. J'ai fait faire la 1ère Communion à 28.

S. Edmond de Stoneham est érigé en paroisse canonique et renferme 35 familles, plus 20 familles sur les terres du Séminaire. Il y a 20 familles protestantes. J'espère établir bientôt une école catholique.

S. Jacques de Tewkesbury renferme 57 familles catholiques dont 6 sont irlandaises. Les familles protestantes sont au nombre de 5. Toute la population n'est pas résidente, onze familles doivent y venir prochainement.

	Baptêmes.	Mariages.	Sépultures.
St. Gabriel.....	17	1	8
St. Edmond.....	15	2	6
St. Jacques.....	12	1	4

S. TITE DES CAPS.

La mission de S. Tite se compose de 64 familles formant 381 âmes dont 216 communiants et 165 enfants. L'éloignement de l'église et la difficulté des chemins pour s'y rendre, le manque de résidence d'un prêtre retardent l'agrandissement de cette mission. Les habitants ont un grand désir d'avoir un curé, malgré leur petit nombre ; mais ce nombre s'accroîtra bien vîte, principalement du côté de S. Joachim; 10 enfants ont fait

leur première communion cette année et d'autres la feront à l'automne. Baptêmes 22, sépultures 10. Une école tenue par une maîtresse est fréquentée par une quarantaine d'enfants.

ESCOUMINS.

22 *août* 1863.

	Popu.	Fam.	Com.	Enf.	B.	M.	S.
Escoumins } blancs....	302	55	186	116	23	1	4
Escoumins } sauvages	46	10	22	24	.....	.....	.....
Bon Désir et Bergeronnes	213	39	105	108	10	1	7
Mille Vaches.....	135	22	73	62	3	1	2
Tadoussac.....	300	50	166	134	19	3	4

Aux Escoumins il y a une école fréquentée par 60 enfants.

La chapelle des Bergeronnes est peu avancée. On travaille à la sacristie que l'on mettra en état de pouvoir y dire la sainte messe l'hiver prochain. La population est peu nombreuse et peu fortunée, mais assez zélée.

L'on travaille à mettre la chapelle de la Baie des mille Vaches en état de servir pour la mission de cet hiver.

NOTICE HISTORIQUE SUR LA MISSION

DE SAINTE CROIX DE TADOUSSAC.

Tadoussac, dans la langue Montagnaise, signifie *Mamelons*. D'après M. Laflèche le mot cri est *Totoushak*, pluriel de *Totoush*, mamelle (1)

Cet endroit était aussi nommé par les sauvages *Sadilege* (2). Voici la description qu'en donne un missionnaire Jésuite : " C'est un lieu plein de rochers et si hauts qu'on dirait que les géants qui voulurent autrefois combattre les cieux auraient jetée en cet endroit les fondements de leur escalade. Le grand fleuve St. Laurent fait quasi dans ces rochers une baie ou une ance qui sert de port et d'assurance aux navires qui voguent en ces contrées : nous appelons cette baie Tadoussac. La nature l'a rendue fort commode pour l'ancrage des vaisseaux, elle l'a bastie en rond et mise à l'abri de tous les vents. "

"Tadoussac, dit un autre missionnaire écrivant en 1720, est un bon port et on m'a assuré que 25 vaisseaux de guerre y pouvaient être à l'abri de tous les vents, que l'ancrage y est sûr et que l'entrée en est facile. Sa figure est presque ronde ; des rochers escarpées d'une hauteur prodigieuse l'environnent de toutes parts et il en sort un petit ruisseau qui peut fournir de l'eau à tous les navires. Tout ce pays est plein de marbre, mais sa plus grande richesse serait la pêche des baleines. "

---

(1) Rapport sur les Missions du diocèse de Québec, No. 12 p. 105

(2) Relation de 1646.

Aussi la relation de 1636 nous apprend que " les Basques venaient tuer les baleines jusques dans Tadoussac et plus haut. "

La traite des pelleteries s'y faisait dès le commencement sur un grand pied. " L'on a vu quelquefois, dit Bergeron (1) jusqu'à 20 navires au port de Tadoussac pour le trafic. " Ce poste avait été choisi parceque " c'est le premier port ou s'arrêtaient les vaisseaux qui venaient de la mer (2). Ce lieu semblait donc destiné à un avenir florissant.

" La plupart de nos géographes ont marqué une ville au Port de Tadoussac, écrivait un missionnaire en 1720, mais il n'y a jamais eu qu'une maison française et quelques cabanes de sauvages qui y venaient au temps de la traite et qui emportaient ensuite leurs cabanes, comme on fait des loges d'une foire ; et ce n'était en effet que cela. Il est vrai que ce port a été longtemps l'abord de toutes les nations sauvages du Nord et de l'Est ; que les français s'y rendaient dès que la navigation était libre soit de France soit du Canada ; que les missionnaires profitaient de l'occasion et y venaient négocier pour le ciel. La traite finie les marchands retournaient chez eux, les sauvages reprenaient le chemin de leurs villages ou de leurs forêts, et les ouvriers évangéliques suivaient ces derniers pour achever de les instruire. "

Tadoussac était donc essentiellement un poste de commerce. Jacques Cartier s'y était arrêté à son premier voyage, le 5 septembre 1535. A son second voyage, il trouva nombre de " sauvages

---

(1) Traité de navigation, p. 132.
(2) Relation de 1644.

qui y étaient venus pour la traite de la pelleterie, plusieurs desquels, dit-il, vinrent à notre vaisseau avec leurs canots qui sont de huit à neuf pas de long et environ un pas ou pas et demi nuant par les deux bouts. Ils sont fort sujets à tourner si on ne le sait bien gouverner, et sont faits d'écorce de bouleaux renfoncés par dedans de petits cercles de cèdres blancs, bien proprement arrangés, et sont si légers qu'un homme en porte aisément un. Chacun peut porter la pesanteur d'une pipe. " (1)

Dès le commencement de la colonie il y avait un poste de commerce à Tadoussac, et c'est ce qui mérite à cet endroit une mention lors du siége de Quebec par les Kertk en 1628.

" Les préparatifs de défense étaient achevés à Québec, dit M. Ferland (2), et l'on se disposait à diriger un canot vers Tadoussac avec ce qu'il fallait pour radouber et gréer une chaloupe, lorsque deux hommes accoururent en toute hâte du Cap Tourmente, rapportant de fâcheuses nouvelles. Une flotte anglaise s'était emparé de Tadoussac, où Emery de Caën était exposé à se jeter dans la gueule du loup en montant à Québec qu'il allait ravitailler. Heureusement la brume empêcha les Anglais de l'apercevoir, lorsqu'il passa à Tadoussac ; mais il alla donner au milieu des autres vaisseaux qui descendaient de Québec. De Caën consentit à se rendre à des forces si supérieures. Il trouva Champlain sur les vaisseaux anglais. Arrivés à Tadoussac ils trouvèrent le capitaine Jacques Michel, Calviniste Dieppois

(1) Voyages de Champlain, vol 1. pp. 52 et 155.
(2) Cours d'histoire du Canada, p. 229.

qui avait conduit les anglais dans les deux expéditions. Il avait peu d'années auparavant, commandé un vaisseau de De Caën mais par suite de quelque mécontentement il s'était donné aux Anglais. Il était premier officier de la flotte sous David Kertk, dont il se plaignait amèrement. Ce malheureux transfuge méprisé comme un traître par les français et même par les anglais, mourut de désespoir, et fut inhumé à Tadoussac. On lui accorda les honneurs dus à son rang, mais, ajoute Champlain, le deuil n'en dura guère. "

Le séjour des vainqueurs ne devait pas durer non plus ; avant même de partir de Tadoussac, Kertk avait été informé de la conclusion de la paix ; mais alors il avait paru mépriser ces bruits. De fait le traité ne fut conclu qu'en 1632. Emery de Caën fut envoyé à Québec comme commandant de toute la colonie et dut emmener sur ses vaisseaux les Missionnaires qui retournaient (1). Le P. Lejeune Jésuite partit de Dieppe le 1er d'Avril, se joignit à Rouen au Père de Noue et au Frère Gilbert et alla s'embarquer à Honfleur le jour de Quasimodo. " Le 18 de Juin, dit-il, (2) nous mouillâmes à Tadoussac : c'est une autre baie d'eau (il venait de la baie de Gaspé), ou une ance fort petite auprès de laquelle se trouve un fleuve nommé Sagné qui se jette dans la grande rivière de St. Laurent.

.....

Comme nous allions dire la Sainte Messe à terre, l'un de nos soldats tua un grand aigle auprès de son aire : il avait la teste et le col tout

---

(1) Voir la liste des missionnaires Jésuites à la fin de cette notice.

(2) Relation de 1632.

blanc, le bec et les pieds jaunes, le reste du corps noirâtre, il était gros comme un coq-d'Inde.

Nous avons ici séjourné depuis le 14 Juin jusque au 3 de Juillet, c'est-à-dire 19 jours. Il faisait encore grand froid quand nous arrivâmes : mais avant que d'en partir, nous y avons ressenti de grandes chaleurs, et cependant ce n'était que le printemps, puisque les arbres étaient seulement fleuris. En fort peu de temps les feuilles, les boutons, les fleurs et les fruits paraissent ici, et mûrissent ; j'entends les fruits sauvages, car il n'y en a point d'autres. Or c'est ici que j'ai vu des sauvages pour la première fois.

.....

Quelque temps auparavant que nous levassions les ancres de Tadoussac il s'éleva un grain comme parlent les matelots, ou une tempête si furieuse qu'elle nous jeta bien avant dans le péril, quoi que nous fussions en la maison d'assurance ; c'est ainsi que j'appelle la Baie de Tadoussac. Les tonnerres grondaient horriblement : les vents furieux firent tellement plier notre vaisseau, que si ce grain eut continué, il l'eut renversé sans dessus dessous ; mais cette furie ne dura pas, et ainsi nous échappâmes ce danger.

Le troisième jour de Juillet nous sortîmes de Tadoussac et nous allâmes mouiller à l'échafaud aux Basques. "

Les bons missionnaires ne manquaient jamais à leur passage à Tadoussac de se préoccuper du salut des sauvages, aussi furent-ils très affligés de voir que le séjour fréquent en ce port des équipages anglais avait perdu plusieurs d'entre eux qui s'étaient adonnés à l'ivrognerie (1). En 1634 la

(1) Relation de 1633.

compagnie vint reprendre possession de la colonie : " Le 31 mai, dit la relation, arriva une chaloupe de Tadoussac qui apportait la nouvelle que trois vaisseaux de Messieurs les associés étaient arrivés : deux étoient dans le port et le troisième au moulin Baude, c'est un lieu proche de Tadoussac que les françois ont ainsi nommé. "

Le temps était enfin arrivé, où une mission régulière devait se donner à Tadoussac à l'occasion de l'arrivée des vaisseaux, tant pour les français que pour les sauvages. Le Père De Quen qui devait en être chargé, débarqua à Québec le 17 août 1635 (1). Cette année la joie était dans la colonie ; on venait d'apprendre que la flotte était arrivée et était suivie de 8 fort navires, 6 pour Tadoussac et 2 pour Miscou.

Un spectacle bien animé se présenta aux yeux des nouveaux arrivés ; on ne parlait que de guerre à Tadoussac. Les sauvages que l'on appelait Tadoussaciens alliés de la nation du Porc-Epic, et par l'entremise de celle-ci avec d'autres sauvages encore plus retirés dans l'intérieur (2), avaient été attaqués par leurs ennemis, et se préparaient à les combattre. Ils se rendirent à Québec pour s'aboucher avec le Gouverneur et le Général : on en profita pour leur donner des

---

(1) Relation de 1635.

Le P. Dequen paraît avoir été chargé neuf ans de faire cette mission, sans préjudice de celle des Trois-Rivières, de Sillery et des Hurons qui étaient sur l'Isle d'Orléans. En 1648 il alla visiter la nation du Porc-épic dans l'intérieur. En 1651 il évangélisa les Oumamiwek ; l'année suivante il fut nommé supérieur des missions de la Nouvelle France et mourut d'une épidémie le 17 Septembre 1659, martyr de sa charité, à l'âge de 56 ans.

(2) Relation de 1640.

notions sur la religion, vers laquelle ils étaient très peu disposés (1). La plupart des hommes furent donc absents de la mission cette année.

" Néanmoins le 12 de Mai, le Capitaine de Tadoussac vint sommer N. R. P. Supérieur de remplir sa promesse ; celui-ci lui accorda trés volontiers celui de notre compagnie qu'il demandait. "

Le Père monta dans une barque qui descendait à Tadoussac. " Le mercredi, veille du Très Saint Sacrement, dit-il, un canot de sauvages nous vint aborder... Je m'embarquai avec eux, ils m'emmenèrent sur des rochers (où nous cabannâmes). Je passai la grande fête dans cette maison très pauvre des biens de la terre mais richement pourvue des biens du Ciel ; la meilleure partie des sauvages étaient chrétiens.

" Au bout de deux jours des canots de Tadoussac vinrent me quérir. Etant arrivés ils me témoignèrent toutes sortes de bonne volonté. "

Pour conclusion le Père arriva à Tadoussac le second jour de juin, et en fut rappelé le 29. Il baptisa 14 ou 15 sauvages. Plusieurs jeunes gens avaient été envoyés au collége de la compagnie à Québec.

" Un de nos Pères étant descendu ce printemps à Tadoussac à la requête des sauvages, écrit l'auteur de la relation de 1641, les deux plus grands Séminaristes lui écrivirent de leur propre main, témoignant d'un côté une grande consolation de ce qu'il instruisait leurs compatriotes, et de l'autre un désir de son retour ; le Père lut ces deux lettres en la présence des sauvages leur

(1) Relation de 1638.

montrant comme leurs enfants étaient capables du Massinahigan aussi bien que les nôtres ; ils prenaient ces lettres, les tournaient de tous côtés, les regardaient avec attention, comme s'ils les eussent pu lire, ils faisaient dire et redire ce qui était couché dedans, bien joyeux de voir que notre papier parlait leur langue, car ces enfants écrivaient en sauvage. "

Les espérances que les missionnaires avaient de bâtir une maison à Tadousac et de former de bons catéchistes sauvages, les encourageaient.

Aussi, sans se déconcerter de la perspective qu'il avait devant les yeux, le P. Dequen entreprit la mission avec courage. Dans la mission de 1642 il avait été reçu avec une joie universelle ; les sauvages lui avaient dressé une cabane à part qui servait de chapelle. A la Pentecôte il confessa cinquante chrétiens. Ils récitaient le chapelet ensemble et chantaient des hymnes en l'honneur de la Ste. Vierge ; la prière se faisait en commun dans plusieurs cabanes ; cependant le missionnaire n'avait pour rassembler les catéchumènes, qui se présentèrent d'abord assez volontiers, qu'une misérable masure bâtie à la hâte par les Français pour la décharge des navires (1). Les voies ayant été préparées, le P. Buteux, chargé de la mission en 1644, s'employa à faire rebâtir avec le secours des sauvages, et en briques apportées de France, la nouvelle maison

---

(1) Relation de 1643.

Le P. Buteux, natif d'Abberville en Picardie, arriva à Québec avec le P. Le Jeune en 1632, fut chargé de la mission des Trois Rivières jusqu'en 1648 ; fut envoyé à Tadoussac en 1644 et continua à visiter le poste jusqu'en 1647. Il se rendit chez les Atticamègues en 1651, et fut tué par les sauvages le 8 mai 1652 ; il avait 50 ans.

destinée à servir de magasin et où la mission devait se faire. Pendant l'été, dit le bon Père, on cultive cette pauvre petite vigne afin qu'elle porte du fruit pendant l'hiver, c'est-à-dire qu'un Père de notre compagnie se trouve en ce quartier là sitôt que ces peuples s'y assemblent, pour les y instruire, jusqu'à ce qu'ils aillent à leurs grandes chasses (1). Madame la Peltrie apprenant que cette mission donnait des espérances s'y transporta, fut témoin de la ferveur des néophytes et voulut être marraine de quelques-uns. Deux Ursulines qui débarquèrent du vaisseau qui les amenait de France furent extrêmement consolées de voir de leurs yeux ce qu'elles avaient souhaité depuis longtemps avec tant d'ardeur.

Cette mission était évidemment privilégiée, aussi ne manquait-on pas d'entretenir ces commencements et de suppléer à ce qui manquait pour s'acquitter décemment des fonctions sacerdotales. Les sauvages étaient tout zèle ; en 1646, le Père leur ayant commandé de transporter une grande croix qu'ils avaient dressée proche de leurs cabannes en un lieu plus éminent et plus décent, le capitaine charge cette grande croix sur ses épaules... Arrivés au lieu où cet arbre devait être planté, ils l'élèvent et la placent au bruit des arquebusades qu'ils font retentir avec une grande allégresse. La croix étant plantée ils se jettent à genoux, adorent le Crucifié en son image.

Le même Père cite le trait suivant, en 1647.

On a apporté cette année, une petite tapisserie de droguette pour embellir la chapelle de Tadoussac : on a aussi apporté une cloche pour

(1) Relation de 1644.

appeler au service de notre chapelle. Ils prenaient un plaisir non pareil d'entendre le son de la cloche, ils la pendirent eux mesmes aussi adroitement que pourrait faire un artisan français ; chacun la voulait sonner à son tour, pour voir si elle parlerait aussi bien entre leurs mains qu'entre les mains du Père. Le missionnaire eut la consolation d'avoir un compagnon en 1648. Le P. Martin Lyonne (1) qui entend fort bien la langue de Miskou ou il a demeuré quelques années, dit la Relation, s'étant trouvé en cette mission avec le P. Dequen a instruit les sauvages étrangers qui ont fait quelque séjour en ce port, et baptisé les enfants qu'il jugeait être en quelque danger de leur vie.

.....

Le P. Jean Dequen est celui qui a cultivé plus ordinairement cette mission et qui en a commencé deux autres par l'entremise des néophytes de cette nouvelle Eglise. Au commencement de cette mission l'église et le logis des Pères n'étaient qu'une longue cabanne d'écorce ; mais enfin on a dressé une Chapelle et une petite chambre de bois de charpente où le Fils de Dieu et deux de ses serviteurs hàbitent pendant que les Français et les sauvages font leur séjour en ce port.

Quand chacun a tiré vers son quartier d'hiver les Pères se retirent à Québec. Quelques-uns se

---

(1) Le Père Lyonne arrivé en 1634 se rendit à l'Acadie l'année suivante. On le trouve à la Baie de Miramichi en 1646 et à Miscou en 1647. Mais étant tombé malade il revint à Québec et en 1648 se rendit à Tadoussac avec le P. Dequen ; puis passa en France. Il obtint bientôt de revenir aux missions de l'Acadie. Il mourut à Chedabouctou d'une épidémie le 16 janvier 1661.

joignent quelquefois aux plus grosses bandes, pour les instruire dans ces profondes forêts....

Les mémoires que l'on nous a envoyés cette année portent que l'on a vu aborder dans ce Port de Tadoussac pendant l'été dernier environ 800 à 900 sauvages de divers endroits, qu'environ 80 ont été faits enfants de Dieu par le saint baptême, que 200 à 300 se sont venus confesser en ce lieu ; que la chapelle qui n'est pas des plus petites se remplissait quatre fois le jour où les catéchumènes et les néophytes se faisaient instruire ; qu'on y chantait tous les jours pour un temps les louanges de Dieu en Français, en Huron, en Algonquin, en Montagnets, et en langue Canadienne, Miscouienne.

Le Père causa une grande joie parmi ces chrétiens quand il leur annonça qu'il était arrivé un Evêque, un grand chef de la prière et qu'il viendrait les voir si ce bonheur dépendait des instances qu'il ferait pour le leur obtenir. Dès 1668 en effet le vénérable prélat s'y transporta. Il y arriva le 24 juin et trouva 400 sauvages réunis. Il y eut grandes acclamations et décharges de fusils. Seulement leurs sentiments étaient mêlés d'une certaine tristesse, parceque leur chapelle avait été consumée et qu'ils n'avaient qu'une cabane d'écorce pour une si grande circonstance.

Le P. Henry Nouvel avait soin de cette Eglise et passa tout l'hiver avec ses sauvages (1). Voici

---

(1) Relation de 1668.

Le P. Nouvel arriva en Canada en 1661.

En 1664 il hiverna à Tadoussac avec les sauvages. Il a écrit le journal du voyage qu'il fit cette année et la suivante au pays des Papinachoix et des Outchestigouetch

En 1667 il fit une mission au lac St. Jean et chez les

son récit : " Sur la fin de l'hiver toutes ces Eglises errantes s'étant ramassées à Tadoussac eurent la consolation quelque temps après de jouir de la présence de Mgr. l'Evêque de Pétrée, lequel après avoir fait partout sa visite en canot, c. à. d. à la merci d'une frêle écorce et après avoir parcouru toutes nos habitations depuis Québec jusques audessus de Montréal donnant même jusqu'au fort de Ste. Anne qui est le plus éloigné de tous les forts à l'entrée du lac Champlain, voulut faire part de ses bénédictions à notre Eglise des Sauvages de Tadoussac, s'y étant rendu sur la fin de juin, après avoir bien souffert de la part des calmes et des tempêtes de la mer.

Le charitable prélat s'accomodant au désir que ces âmes avaient de le voir et de lui parler visita les cabannes les unes après les autres, consolant les malades, et étendant ses charités sur eux, sur les veuves et les orphelins. Il passa quelques jours au milieu d'eux et administra la confirmation à 149 personnes. La vue de ces touchantes cérémonies et la grâce de Dieu qui les accompagnait touchaient si fortement plusieurs pécheurs qu'ils renoncèrent à leur mauvaise vie pour embrasser le christianisme et solliciter le baptême avec instance.

Le P. de Beaulieu (1) fut chargé de recueillir ces fruits ; ayant acquis en fort peu de temps

---

Papinachois. Il continua sa mission de Tadoussac jusqu'en 1669. Il était Supérieur des missions des Outawais en 1672, et on y trouve son nom jusqu'en 1700 dans le catalogue de la Province de France, S. J.

(1) Le P. Louis de Beaulieu arriva le 25 septembre 1667 et fut envoyé à Tadoussac en 1669. Il fut ensuite employé au Collége de Québec jusqu'à sa mort le 16 septembre 1685. C'était un bon Mathématicien.

assez de connaissance de la langue montagnaise, il entreprit d'accompagner les sauvages dans leurs courses pour les instruire plus promptement ; sa santé en souffrit grandement, mais il en fut dédommagé par la ferveur des néophytes. Ce fut au milieu des forêts qu'il voulut les consoler par la communion générale, après les avoir disposés par un jeûne solennel et une confession exacte de leurs péchés.

En 1670 le P. Albanel (1) fut chargé de cette belle chrétienté. Nous partîmes de Québec le 14 novembre, (écrivait-il à son Supérieur) et nous arrivâmes le 20 à Tadoussac, ce lieu pouvait passer pour un hôpital de malades, par suite d'une épidémie ; le plus fort de mon exercice a été de secourir les malades, d'exhorter les mourants et d'ensevelir les morts. On a remarqué que Dieu voulant récompenser nos Français des charitables secours qu'ils avaient donnés à ces sauvages, il les a comme miraculeusement conservés. Je fus le dernier incommodé : mais je vouai une neuvaine à St. François Xavier et en même temps je fus guéri. Peut-être que Dieu a eu égard à la nécessité présente de nos pauvres sauvages qui avaient besoin de mon assistance.

---

(1) Le P. Charles Albanel arriva à Québec le 24 août 1649. Il passa tout l'hiver de 1651, c. a. d. 6 mois entiers avec les chrétiens Montagnais de Tadoussac ; puis après dix jours de repos au commencement de l'été retourna y passer la saison avec un autre père. En 1666 il accompagna une expédition contre les Iroquois avec le P. Rafeix. Il avait soin de la mission de Sillery en 1669. Le 14 novembre il partit pour Tadoussac, y demeura en 1670, se rendit au pays des Papinachois, puis chez les Oumamiwek, et fit le premier voyage à la Baie d'Hudson par le Saguenay (1672). Les anglais le prirent ; en sortant de prison, il fut chargé des missions de l'Ouest à la Baie Verte (1676)

L'année suivante, le P. Druillette (1) leur fut envoyé par une providence spéciale de Dieu, n mon absence pour les confesser et l'on a su que depuis cette visite la plupart d'entre eux avaient vécu très chrétiennement. Comme il y a 20 ans que je servais cette mission et que je les connaissais presque tous, ce m'a été une particulière consolation de savoir qu'ils étaient morts avec des marques si avantageuses de leur salut. De cette grande désolation que la maladie a causée dans ce pays il est resté dans l'esprit des sauvages que j'ai vus, deux choses dont ils sont fortement persuadés, la première qu'une grande partie des plus considérables parmi eux qui sont morts de ce mal n'ont été enlevés de ce monde que pour être punis de leur infidélité, la seconde qu'il faut tenir bon dans la foi et prier mieux que jamais.

En 1672 le P. de Crespieul (2) qui avait hiverné à Tadoussac l'hiver précédent écrivait à

---

(1) Le P. Gabriel Druillette, naquit en 1593. Il s'embarqua à Larochelle en 1643, avec les PP. Gareau et Chabanel, fut envoyé chez les Algonquins et y perdit complètement la vue. Guéri en célébrant la sainte messe, il se consacra aux missions Montagnaises, Algonquine, Papinachoise et Abénaquise. En 1656 il tenta une mission dans l'ouest et en 1661 vers la Baie d'Hudson avec le P. Dablon. En 1666 il reussit à se rendre dans l'ouest et travailla au Sault Ste. Marie et dans le voisinage, jusqu'en 1679. Accablé d'infirmités il revint à Québec et y mourut le 8 avril 1681 âgé de 88 ans, dont il avait passé 40 dans ces missions.

(2) Le P. François de Crespieul arriva à Québec en 1670 et fut chargé de la mission de Tadoussac en 1671, qu'il desservit jusqu'en 1702. Il faisait les missions du Sagueuay, et veilla à la construction de la chapelle de Chicoutimi. En 1693 le P. Ant. Dalmas lui fut associé, hiverna à Chicoutimi et au lac St. Jean plusieurs années ; puis fut envoyé à la Baie d'Hudson où il fut tué. Le P. Crespieul mourut à Québec le 16 janvier 1707.

son supérieur : Vous ne verrez dans le petit journal de notre voyage, qn'une suite de biens et de maux, de douceurs et de rigueurs, que la divine Providence a fait succéder les uns aux autres d'une façon bien aimable. Je partis de Québec le 25 octobre et nous nous rendîmes en 3 jours à Tadoussac où je trouvai les sauvages ravis de ma venue : ils me donnèrent des marques bien consolantes de leur piété pendant tout le temps que je fus avec eux, mais particulièrement le jour de tous les saints, ayant consacré cette grande fête par toutes les dévotions qui se pratiquent au milieu du christianisme le plus saint. Nous quittâmes ce lieu le 6 novembre pour entrer dans la rivière du Saguenay.... Le 17 mai suivant nous revîmes avec joie Tadoussac que nous avions quitté six mois auparavant. C'était le temps d'entreprendre la mission des Papinachois pour laquelle Notre Seigneur m'avait conservé assez de force. C'est à 30 lieues au-dessous de Tadoussac, et je m'y trouvai heureusement au temps que ces sauvages y abondent du fond des bois pour y faire leur petit commerce avec les français.

Dans une note écrite sur les Régistres, le Père Crespieul fait connaître qu'il était chargé de la mission Montagnaise le long de la rivière Chicoutimi, et en partie de celle de S. Charles au lac S. Jean (ou Peok8agamy) ; de la mission de S. Ignace sur la rivière Nekouban, de celle de la Ste. Famille au grand lac des Mistassins. Le Sieur Nicolas Bonhomme y est allé, dit-il, avec 10 français et les montagnais Kicherini8 et Ra8chin, pour rebâtir la maison de S. Nicolas et le cimetière commun ainsi que celui des enfants. L'église de S. François Xavier (Chicoutimi) a

aussi été rebâtie de mon temps aux frais du Sieur Hazeur par Paul Quartier, charpentier, Cotté et Baiargeon sous la direction du Sieur Robert Droüard. " Ces petits détails ne manquent pas d'intérêt.

Voici l'opinion de son supérieur sur son compte ; le P. Dablon écrivait le 24 octobre 1674 au Père Pinette Provincial de France :

" Le P. de Crépieul est un véritable apôtre ; il travailla hiver et été à la mission de Tadoussac. Il a fait ici (à Québec) sa profession à l'Assomption, ayant mieux aimé différer jusqu'à ce temps là que de perdre l'occasion d'hiverner avec ses chers sauvages. Il tombe malade quand je le rappelle ici quelque temps pour se reposer, et n'est pas plus tôt rentré dans les travaux de sa mission qu'il revient en santé. Il m'a prié d'aller lui-même cette année avec des peuples fort éloignés d'ici, nommés les Mistassins : c'est à quoi il se dispose pour le moment, et comme il est aussi demandé par deux autres nations, il ira les instruire pendant l'été. " Rien de plus saisissant que le tableau peint par lui-même des travaux qu'il devait s'imposer ; nous le reproduisons tel qu'il l'a laissé, et sans en retrancher un seul mot.

" La Vie *d'un Missionnaire Montagnais* présentée aux successeurs Montagnais, pour leur instruction et pour leur grande consolation, par le P. François de Crepieul, Jésuite et serviteur inutile des Missions du Canada, depuis 1671 jusqu'à 1697, qui achève le 26e hivernement dans l'emploi de la mission de Tadoussac, et le 4e à la mission de Saint-François-Xavier à *Chegoutimy*, 21 avril 1697.

" La vie d'un missionnaire Montagnais est un

long et lent martyre. Est un exercice presque continuel de patience et de mortification. Est une vie vraiment pénitente et humiliante surtout dans les cabanes, et dans les chemins avec les sauvages.

" 1°. La cabane est composée de perches et d'écorces de bouleau, et entourée de branches de sapins, qui couvrent la neige et la terre gelée.

" 2°. Le missionnaire presque tout le jour est assis ou à genoux, exposé à une fumée continuelle pendant l'hiver.

" 3°. Quelquefois il sue de jour, le plus souvent il a froid pendant la nuit. Il couche vestu sur la terre gelée, et quelquefois sur la neige couverte de quelques branches assez rudes.

" 4°. Il mange dans un ouragan (plat) assez rarement net ou lavé, et le plus souvent essuyé avec une peau grasse ou léchée par les chiens. Il mange quand il y a de quoi manger et quand on lui en présente. Quelquefois la viande n'est que demi-cuite, quelquefois elle est fort dure, surtout la boucannée, séchée à la cheminée. Pour l'ordinaire, on ne fait qu'une fois chaudière, et au temps de l'abondance deux fois ; mais il ne dure guère.

" 5°. Les souliers sauvages et la peau des chiens lui servent de serviettes, comme font les cheveux aux sauvages et aux sauvagesses.

" 6°. Sa boisson ordinaire est l'eau du ruisseau et de quelque mare, quelquefois de la neige fondue, ou du bouillon pur, ou avec de la neige dans un ouragan d'ordinaire assez gras.

" 7°. Souvent il brûle ses habits, ou sa couverte, ou ses bas pendant la nuit, surtout quand la cabanne est petite et étroite. Il ne peut s'étendre, mais il se rétrécit, et il a la tête contre la neige couverte de sapin, qui refroidit bien le cerveau, et lui cause des maux de dents, etc.

" 8 °. Il couche vestu, et ne demet sa soutane et ses bas que pour se défendre de la vermine, dont les sauvages sont toujours riches surtout les enfants.

" 9 °. Le plus souvent à son réveil il se trouve entourré de chiens : je me suis trouvé quelquefois parmi 6, 8 et 10.

" 10 °. La fumée est quelquefois si violente qu'elle le fait pleurer, et quand il se couche, il semble qu'on ait jeté du sel dans ses yeux ; et à son réveil il a bien de la peine à les ouvrir.

" 11 °. A la fonte des neiges, quand il marche sur des lacqs ou de longues rivières, il est tellement ébloui pendant quatre à cinq jours par l'eau continuelle qui lui tombe des yeux, qu'il ne peut lire son breviaire ; quelquefois il faut le mener par la main. Cela est arrivé au P. Silvy et au Père Dalmas et à moi qui en chemin ne voyais que le bout de mes raquettes.

" 12 °. Il est souvent importuné de petits enfants, de leurs cris, de leurs pleurs, etc., et quelquefois il est incommodé de la puanteur de ceux et de celles qui ont les écrouelles, avec qui même il boit d'une même chaudière. J'ai passé plus de huit jours dans la cabanne de Kaouïtaskouat, mystassin le plus considérable, et couché auprès de son fils incommodé, dont la puanteur m'a souvent fait soulever le cœur de jour et de nuit ; j'ai bu et mangé aussi dans son ouragan.

" 13 °. Il est quelquefois réduit à ne boire que de l'eau de neige fondue qui sent la fumée et elle est très sale. L'espace de trois semaines je n'en ai pas bu d'autres, étant avec des étrangers, dans les terres de Peokouagamy (lac St. Jean) ; je n'ai pas vu de sauvages plus sales à manger, à boire et à coucher que ceux-là.

Souvent la viande était pleine de poil d'orignal ou de sable. Une vieille prenait à pleine main avec les ongles très longs, la graisse dans la chaudière y ayant jeté de la neige : et puis elle nous la présentait à manger dans un ouragan très sale ; et chacun buvait du bouillon de la même chaudière.

" 14 °. En été, dans les voyages sur terre dans le Saguenay et sur le grand fleuve, il boit assez souvent de l'eau bien sale, qu'on trouve dans quelques mares. Depuis trois jours que le vent nous arrête, nous n'en buvons pas d'autre. Quelquefois le vent l'oblige à se sauver dans les lieux où on n'en trouve pas du tout. Cela m'est arrivé plus d'une et trois fois ; j'ai même été souvent obligé de boire dans des mares où je voyais des crapauds, etc.

" 15 °. Le plus souvent pendant l'hiver dans les chemins, quoique longs et difficiles, il ne trouve pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

" 16 °. Il endure beaucoup de froid et fumée, avant que la cabanne soit achevée, pendant deux à trois heures que le temps est très rude l'hiver. Sa chemise qui est trempée de sueurs et ses bas mouillés le rendent comme morfondu avec la faim qu'il souffre, le plus souvent n'ayant mangé qu'un morceau de viande salée avant qu'on décabane.

" 17 °. La souffrance et la misère sont les apanages de ces tristes et pénibles missions. *Faciat Deus ut iis diù immoretur et immoriatur servus inutilis missionum Franciscus, S. J.* "

Son journal qui est très détaillé a été publié par le P. Martin dans ses deux vol. des *Missions du Canada.*

Le 23 septembre 1673 après 70 ou 80 lieues

faites en canot, et après avoir couru divers périls, et essuyé plusieurs mauvais temps dans une saison rigoureuse, couchant sur le sable ou sur quelque rocher, il arriva à Québec, d'où il s'embarqua quelques jours après pour aller aux Papinachois, de là à Chicoutimi et ensuite au lac S. Jean où il devait passer un troisième hiver avec une bande de sauvages. A Chicoutimi il trouva 200 sauvages qui l'attendaient, leur fit des instructions pendant 10 jours, confessant et communiant ceux qui étaient préparés.

C'est ainsi que ce missionnaire employait toutes les saisons, parcourant les plus grandes distances pour rencontrer les sauvages chrétiens et ceux qui voulaient le devenir.

Nous n'avons pas autant de détails sur ses successeurs ; mais à défaut de relations suivies nous donnons une petite notice biographique sur chacun des PP. Jésuites qui résidèrent à Tadoussac après le P. de Crépieul.

Le Père Jean Baptiste Boucher, Jésuite, natit de Paris, vint à Québec en juin 1674. Il apprit au couvent les langues sauvages et fut envoyé à Tadoussac en 1675 ; il en revint en 1677. Ce fut le premier missionnaire qui passa l'hiver avec les Papinachois, dont le pays était audessus de Tadoussac, vers l'embouchure de la rivière des Betsiamits, et à la Baie des Papinachois. Accompagné du P. Crépieul il se rendit au lac St. Jean, à la résidence de St. Charles de Métabetchouan. Au mois de Janvier ils allèrent loger ensemble sur la rivière des Iroquois, visitèrent et instruisirent les sauvages et ne revinrent à Chicoutimi que dans le mois de Juin. Revenu à Tadoussac après des fatigues inouïes, le P.

Boucher s'embarqua immédiatement pour se rendre chez les Papinachois et aux Sept-Isles. " J'y ai trouvé, dit-il, des sauvages qui témoignaient un grand désir d'être instruits et d'autres qui ne sont plus chrétiens que de nom, ayant été fort longtemps sans voir aucun missionnaire. La Providence est admirable sur quelques-uns de ces pauvres abandonnés, qui sans le secours des sacrements et sans aucune instruction passent plusieurs années dans une merveilleuse innocence. Si ces projets qu'on a fait d'aller passer avec eux une partie de l'année s'exécutent, j'espère qu'on rétablira les anciens chrétiens dans leur première ferveur et que bon nombre d'infidèles entreront dans l'Eglise. "

Ceux qui ont lu les lettres des Missionnaires résidant chez ces sauvages savent que les prévisions du Père Boucher se sont parfaitement réalisées.

Le Père Jean Morain, natif de Roche Bernard en Bretagne, fut ordonné prêtre à Québec le 21 Septembre 1676. En 1677 et 1678 il fit la mission de Tadoussac ; et passa les hivers à la Jeune Lorette. D'après M. Noiseux il aurait été chez les Iroquois ensuite, mais son nom n'est mentionné dans aucune relation.

De 1685 à 1686 il fut chargé de la prairie de la Magdeleine ; d'où il revint à Montréal à cause de sa mauvaise santé, et mourut le 3 janvier 1690, à 44 ans.

Le P. Antoine Silvy arriva en 1671, fut envoyé au lac Winnebago en 1676, pour aider le Père Charles Albanel, qui succombait sous le fardeau. Il fit la première mission à Tadoussac

en 1678, et se trouva chargé des Montagnais avec le Père de Crépieul ; il visita les Mistassins et se rendit à la Baie d'Hudson en 1686. Il revint à Québec au bout de deux ans. En 1688 il monta à Montréal où il resta jusqu'en 1693 ; puis revint à Québec où il fut employé aux différentes œuvres du ministère.

Le Père Antoine Dalmas, né à Quimper Corentin, en Bretagne, vint en Canada vers 1670. Il fut envoyé au secours du Père de Crépieul en 1693, puis ayant hiverné à Chicoutimi il entreprit la mission de la Baie d'Hudson ; il y fut tué avec un chirurgien français.

Le Père Bonaventure Favre, natif de l'Isle d'Adam sur l'Oise, arriva en ce pays le 21 juillet 1679.

Il apprit la langue abénakise et fut destiné aux missions montagnaises ; il commença sa mission au lac St. Jean en 1691 et la continua les années suivantes jusqu'en 1699.

Il vint mourir à Québec le 6 décembre 1700.

Le Père Louis André arrivé à Québec en 1669, fit un an de noviciat et de mission parmi les Algonquins ; il fut envoyé à la mission du Sault Ste. Marie avec le P. Druillettes dans la même année. En 1671 il monta au lac Huron, et parcourant plusieurs missions, se rendit chez les Nipissiriens. En 1672 il fit la mission de la Baie des Puants. Il paraît avoir travaillé dans la mission Outawaise jusqu'en 1679, s'étant transporté à St. François Xavier, après que sa maison de la Baie Verte eût été incendiée par un sauvage. Ses nombreuses missions de l'ouest

terminées, il fut chargé en partie de la mission de Tadoussac et des Papinachois pendant plus d'un mois, et s'occupa de la reconstruction de l'église de l'Assomption (Islets Jérémie) dont M. Hazeur faisait les frais. MM. Hazeur et Riverin avaient le bail des postes du Roi. Ceci se passait en 1701. On trouve ses actes au Registre de Chicoutimi de 1703 à 1709.

Le Père Pierre Marest, natif de Fresnes en Champagne, arriva à Québec le 8 juillet 1690. Ayant été envoyé chez les montagnais, il se rendit à la Baie d'Hudson en 1694, fut fait prisonnier par les Anglais et conduit à Plymouth. En 1700, 1703 et 1712 il fut occupé à la mission des Illinois.

Le Père Jean Chardon, natif de Rouen, arriva à Québec en 1693, et fut envoyé aux Illinois. En 1701 on trouve ses actes au Régistre de Tadoussac. Il fit la mission des Mistassins, et en 1700, 1703 et 1721, celle des Outaouais, demeura à St. Laurent de 1729 à 1731 ; partit de Québec le 14 Juin 1740 avec le P. Maurice, parcourut les missions des Islets Jérémie, de Tadoussac et remonta le Saguenay. Arrivé à Chicoutimi, il retourna à Québec, et y mourut le 11 d'avril 1743 qui était le Jeudi Saint.

Le Père Pierre Laure, natif d'Avignon, fut ordonné prêtre à l'Hôpital Général par Mgr. de St. Valier le 23 juin 1719. Il fut chargé de la mission de Tadoussac de 1720 à 1737 ; il visita quelquefois aussi les Abénakis. Après 1737 il fut nommé missionnaire des Eboulements, et au rapport du P. Maurice, il y mourut le 22

novembre 1738 à 64 ans. Il a laissé une carte exacte du territoire du Saguenay ; qui est au dépôt de la marine, et dont il existe plusieurs copies. A défaut d'une relation suivie, voici quelques extraits de son journal :

1720.

J'arrivai à Chek8timi au mois de juin pour y prendre possession de la mission rétablie après 20 ans d'interrègne. Ma maison dans l'automne y fut bâtie par Chatelleraux, commis au dit poste, sur le petit côteau à cause de la proximité de l'église et pour la commodité des français. La croix fut faite par le même.

1721.

J'hyvernai à Notre Dame de bon-désir avec les Tadoussaciens.

1723.

La maison du Père, y compris l'église, fut faite à Bon-désir par Porreau. La croix sur le rocher fut plantée, l'année suivante par le Sr. Chatelleraux, commis à Tadoussac.

1724.

J'hyvernai encore à la mer, à Notre Dame de Bon-désir.

1725.

Ma maison de Chek8timi qui n'avait jusqu'alors été couverte que d'écorces sur de méchantes planches, fut rétablie et couverte en bardeau par le Sr. Montendre, Joseph Amelin et Louis Fortin, pour lors engagés à Chek8timi. La même année le 24 de Septembre, j'allai sur le coteau du portage avec le Sr. Montendre commis au dit Chek8timi et entrepreneur, Jean Balére (garçon)

maître charpentier, Jean Pilote, les deux Dorvales et Jean Baptiste Amelin ; où je donnai le premier coup de hache pour la nouvelle église qui se trouva livréé à la fonte des neiges et achevée (Invita Minerva) le 28 de septembre 1726.

Le beau tabernacle et les deux ornements vert et violet, blanc et rouge ont été apportés a Chek8timi le 4 Juillet 1726.

Après avoir peint le retable, la voûte, j'ai célébré la première messe dans la nouvelle chapelle le jour de l'Assomption de 1726. Le bonhomme Pelletier s'y est confessé le 1er et J. B. Amelin y a communié le 1er.

1726.

La croix du clocher nouveau a été saluée de 33 martres par tous les sauvages charmés du coq. Bon-désir abandonné, j'hyvernai à Chek8timi.

1727.

Les pièces de ma nouvelle maison de Chek8timi furent commencées le 19 novembre 1727 par Etienne DesRoches et Montauban couvreur français en ardoise ; c'est lui qui a couvert l'église et a entrepris la dite bâtisse.

La charpente en a été levée le 20 avril 1728 par Pierre Montauban excellent jeune homme rempli d'énergie. Il s'est fait aider par La8chin8 Mavatach, Pik8ar8ich, et nos autres sauvages surtout Charles Peltier, et l'a livrée vers la fin d'octobre ; j'ai fait presque tout l'intérieur de mes propres mains, pour l'avantage de mes successeurs, leur demandant de prier pour moi, et leur souhaitant une vie plus tranquille. Amen.

1733.

J'hyvernai à Québec.

Dans une note le Père Laure fait l'éloge de Marie 8tchi8anich, femme de Nicolas Peltier qui mourut, comme elle avait vécu, en odeur de sainteté, après une maladie d'un an, munie de tous les sacrements. Elle a été regrettée de tous, dit le Père, et elle le sera toujours de moi en particulier qui ai appris d'elle la langue montagnaise et la traduction des prières. Elle m'assista dans la rédaction d'une grammaire et d'un dictionnaire, et était digne d'une plus longue vie, s'il eût plu au Seigneur. Elle n'avait pas encore 50 ans, je crois, et en avait passé 17 chez M. Sauvage de Québec. Quand elle ressentit les premières atteintes de la maladie, le Père Crépieul était mort et il n'y avait pas de missionnaire au poste ; dans son inquiétude et sa ferveur elle se rendait souvent à la chapelle pour y faire ses prières et répandre d'abondantes larmes, apprenant ainsi à sa tribu la véritable componction, et n'ayant qu'un regret celui de ne pouvoir plus assister dans ses travaux son Père spirituel. Puisse-t-elle l'assister de ses prières dans le Ciel.

J'inhumai ses restes précieux dans le cimetière de Chicoutimi avec tous les honneurs de l'Eglise.

Journal du Père J. B. Maurice, S. J.

1740.

Je suis parti de Québec le 14 de juin 1740 pour venir prendre la place du Rev. Père Laure mort deux années auparavant aux Eboulements.

Le R. P. Chardon ancien missionnaire des 8tta8às et qui 40 ans auparavant avait été aux Mistassins pour visiter cette mission et examiner s'il pourrait hyverner en ce lieu là par zèle et par amitié pour moy, dans le dessein de m'aider dans les commencements, a bien voulu s'embarquer avec moy dans le petit vaisseau nommé le St. Etienne où s'était aussi embarqué M. Cugnet pour visiter les postes du domaine du Roy dont celui-ci est maintenant le fermier. Nous avons d'abord parcouru les missions des Islets de Jérémie et de Tadoussac. De là nous avons monté le Saguenay et le 2 du mois de juillet de la même année nous avons mis pied à terre à Chikoutimy.

Le 22 d'Août je suis descendu seul à Tadoussac pour quelques raisons importantes par l'avis et du consentement du R. P. Chardon qui a bien voulu rester seul à Chikoutimy pour quelques semaines jusqu'au retour de la barque dans laquelle il s'est embarqué pour s'en retourner à Québec le 1er ou le 2nd de septembre.

Le 4, la même goélette passant devant Tadoussac je m'y suis joint au R. P. Chardon pour aller visiter la mission de la Malbaie.

Enfin le 7 du même mois nous nous sommes quittés l'un et l'autre avec un grand regret de part et d'autre, le R. P. Chardon s'en retournant à Québec dans la goélette et moi restant à la Malbaie pour quelques semaines.

Le 20 du même mois j'en suis parti pour m'en retourner à Chikoutimy, ou je suis arrivé le 24 du même mois ; c'est dans ce poste que j'ai hyverné cette première année de ma mission.

1741.

Vers la my-may je me trouvais obligé de

descendre le Saguenay et de monter à Québec pour m'y faire guérir d'une incommodité très fâcheuse invétérée sur moi, mais dont je ne m'étais apperçu que quelques jours auparavant. Je pensai passer en France l'automne. Mais par une permission de Dieu à qui mille actions de grâce soient rendues, il fut conclu par les Supérieurs et de l'avis du frère Jean Boissineau apothicaire qu'on entreprendrait ma guérison par une opération qui a fort bien réussi. Après Dieu j'ai l'obligation de cet heureux succès aux soins et à l'habileté de ce cher frère, qui dans l'opération eut la gloire d'avoir lui seul connu véritablement la nature de mon mal. Cette incommodité m'a fait passer une année entière à Québec.

1742.

Sur la fin du mois de May, je m'embarquai de Québec en canot pour m'en retourner dans ma mission parfaitement guéri. Après avoir resté quelques jours à la Malbaie et près de deux semaines à Tadoussac j'arrivai le 15 de Juin à Chikoutimy. Dans le premier voyage de la goélette M. Gosselin prêtre et chanoine de la cathédrale de Québec s'embarqua avec M. Cugnet pour voir si dans les terres du Domaine il ne trouverait pas quelques plantes particulières. Il a eu le bonheur, dit-on, d'en rencontrer quelques unes qui ont été estimées et reçues au jardin du Roy en France.

J'ai hyverné cette année là à la Malbaie ou pendant mon hyvernement on a coupé dans le bois et emmené sur le lieu des pièces de bois pour la construction d'une nouvelle chapelle qui devait être construite dans l'été de l'année 1743 et qui l'aurait été en effet sans la négligence d'un des fermiers du dit endroit.

Le 14 d'octobre après avoir séjourné environ un mois à Québec au retour de ma mission, je me suis embarqué dans la petite barque des Sept-Isles nommé le St. François, dans le dessein de venir hyverner cette année là dans ce poste où je suis arrivé pour la 1ère fois le 10 de novembre. Nous avions mouillé le 27 d'octobre dans le Havre de St. Nicolas pour y mettre les provisions nécessaires pour l'hyvernement qui se fait à la pointe à la croix à une lieue environ plus haut que ce Havre.

Le 10 de novembre j'ai enfin mis pied à terre aux Sept Isles où j'eus le bonheur de célébrer la messe pour la première fois ce même jour là qui était un dimanche. Le 12 de Mars 1744, Joseph Philibot que j'avais pris l'automne d'auparavant avec moi et que j'avais mené aux Sept Isles pour y hyverner avec moi avec Michel Drapeau un des engagés de ce poste ont été des premiers a équarrir le bois pour la chapelle que j'ai dessein de faire lever dans cet endroit avec la grâce de Dieu ; l'après diné de ce jour je fus moi même dans le bois où ils étaient à travailler donner quelques coups de hache pour animer nos ouvriers et avoir la consolation d'avoir mis aussi la main à l'ouvrage.

Le 14 d'avril je partis des Sept Isles pour aller à Mingan, où M. Volant m'avait invité plusieurs fois de l'aller voir. J'y arrivai le 12 du même mois sur les six heures du soir. Le 3 de mai, quatrième dimanche après Pâques et jour de l'invention de la Ste. Croix, j'eus la consolation d'y voir planter par M. Volant et tous les français qui étaient pour lors dans ce poste, une croix de 25 pieds de haut que je bénis ce jour là, à la grande satisfaction de tout le monde.

Le troisième jour après mon arrivée en ce lieu, j'en repartis pour retourner aux Sept Isles où j'arrivai dès le lendemain sixième jour du même mois, une heure ou deux après soleil couché. J'y restai encore plus de trois semaines c'est-à-dire jusqu'au 1er de juin que je m'embarquai en canot pour revenir dans les autres postes. Après avoir séjourné environ un mois à Québec, j'en suis parti le 10 d'octobre, jour de St. François Borgia pour venir hyverner à Chikoutimy où j'arrivai la surveille de la Toussaint, et le lendemain des morts j'en repartis pour aller voir et confesser les francs et les sauvages de Tadoussac. Le 12 de novembre, je m'embarquai le soir pour remonter à Chikoutimy, mais nous ne pûmes faire que 4 lieues ce jour là, et après avoir été dégradés deux jours entiers je fus obligé de retourner le troisième jour qui était un dimanche à Tadoussac y dire la messe, le vent contraire continuant toujours et un de mes canoteurs étant tombé malade. Le matin enfin j'en repartis avec un bon vent et le lendemain avant la pointe du jour je me suis rendu à Chekoutimy et j'ai envoyé cette année Philibot que je garde toujours à mon service aux Sept Iles hyverner pour préparer tout doucement pendant le cours de l'hiver et dès le petit printemps, tout ce qui est nécessaire pour faire lever la chapelle.

1745.

Le P. Maurice est revenu de sa mission à Québec vers le commencement d'août, et est tombé malade dans son voyage de Montréal; il a langui tout l'hyver et est mort le 20 mars 1746 à l'âge de 42 ans. Il était natif de Passy et arriva en Canada en 1734 avec les Pères Nau et Coquart. On trouve la signature de ce Père aux Registres depuis le 20 juin 1740 jusqu'à sa mort.

Journal du Père Coquart, S. J.

1746.

Je fus nommé à la mort du P. Maurice pour aller confesser les français des postes : je partis donc de Québec le 13 de Mai et je retournai le 17 Juillet. Je fus ensuite nommé tout de bon pour successeur de ce cher Père et je partis de Québec le 27 octobre. Après avoir fait ma mission à la Malbaie et à Tadoussac je me rendis à Chekoutimi que j'avais choisi pour le lieu de mon hyvernement, le 20 9bre., après avoir couru danger de dériver au milieu des glaces dans lesquelles je fus enfermé environ deux heures.

1747.

Le 21 de Mars, Blanchard est parti pour aller écarrir la nouvelle Eglise à Tadoussac, selon l'engagement par écrit que j'ay avec lui.

Le 16 Mai j'ai bénie la place de la nouvelle église et coigné la première cheville.

Nota. Monsieur Hocquart Intendant de la Nouvelle France a accordé toutes les planches, madriers, bardeaux et tous les clous nécessaires pour la bâtisse et je me suis engagé pour moi et mes successeurs à dire pour lui la messe de Ste. Anne tandis que l'église subsistera pour reconnaître sa libéralité.

1747.

Le 5 d'Avril je partis de Chek8timi sur les glaces pour me rendre à Tadoussac, j'y restai cinq jours et je fus faire gagner le Jubilé à la Malbaie. Je retournai le 27 à Tadoussac, d'où je partis le 2 de juin pour Chek8timi où j'arrivai le 3 au matin, j'eus la consolation de terminer

l'affaire d'un malheureux qui vivait dans le crime depuis longtemps. Je partis de Chekoutimi le 1er de juillet ayant été arrêté, partie pour une plaie à la jambe, partie pour conclure un mariage que j'avais fort à cœur et je pus me rendre aux Islets de Jérémie le 5 de Juillet. Je revins à Tadoussac pour la fête de Ste. Anne et après un second voyage à Chek8timi, et un à Québec, je fus passer l'hiver à Bon-désir.

Le 4 mars 1748 on me vint chercher pour Chek8timi où il y avait des malades, j'en revins à Tadoussac. Le 21 je fus à Québec où j'obtins encore de monsieur l'Intendant 300 liv. pour ma nouvelle Eglise de Tadoussac.

L'automne 1749 M. Bigot Intendant m'accorda 200 liv. pour mon église de Tadoussac qui fut couverte et fermée cette année.

Enfin à la St. Jean de l'an 1750 la dite Eglise fut parfaitement achevée et fut estimée 3000 liv. par M. Guillemin Conseiller au Conseil de Québec et Commissaire du Roy à M. Hary nouveau fermier des postes du 1er octobre dernier. *Nota* que ces trois mille livres et les ornements de l'église furent payées au fermier en remboursement quoiqu'il n'eusse pas déboursé un sol.

Nota.—Le P. Coquart était natif de Melun et arriva à Québec en 1734. Il fut envoyé sur la rivière St. Jean ; suivant M. Shea (history of the C. Missions) il visita les Abénakis en 1760 ; ce qui s'accorde avec les Registres de Tadoussac ; mais sa principale mission fut celle des Montagnais. On trouve la signature du P. Coquart aux Registres des postes du 22 mai 1746 au 24 juillet 1758 ; dans ceux de l'Isle aux Coudres depuis octobre 1751 jusqu'au mois d'août 1757, et

de 1761 à 1762 ; ce missionnaire rendait ainsi le service que le curé de la Baie St. Paul avait rendu quelquefois aux sauvages de Tadoussac, comme on l'a vu en 1715. L'Isle, la Baie et la Malbaie furent dévastées par les Anglais en 1759 ; ces malheurs et son grand âge empêchaient sans doute M. Chaumont de s'occuper de la desserte de l'Isle aux Coudres.

On trouve au Régistre des postes la note suivante en latin de la main du Rev. Père de LaBrosse en 1766 : " Le Rev. Père Coquart chargé des missions montagnaises était mort à la mission de St. François Xavier (Chicoutimi) le 4 Juillet de l'année précédente (1765) et y avait été enterré dans le cimetière commun.

" Il avait 62 ans et, d'après M. Noiseux il composa un dictionnaire des mots français et abénakis, et une grammaire de cette langue qu'il fit imprimer en France."

Notice sur la vie du Père LaBrosse.

Jean Baptiste de LaBrosse, Jésuite, natif de Trémouille en Poitou, arriva à Québec le 24 septembre 1754, et après avoir desservi des paroisses, fut envoyé à Tadoussac où il arriva le 11 juillet 1766. Il continua à en être chargé jusqu'à sa mort arrivé le 3 avril 1782 : Il avait 68 ans, et était dans la compagnie depuis 25 ans et 2 mois ; le P. Coquart avait reçu sa profession religieuse à Québec, le 2 février 1758.

On trouve sa signature aux Régistres de l'Isle aux Coudres de 1766 à 1767. Au mois de Juin 1767 il bénit la nouvelle église des Islets Jérémie. En 1770, étant à St. Laurent de l'Isle, il fit son

dictionnaire montagnais. Au mois d'octobre 1772 il bénit la chapelle de Ste. Anne de Ristigouche et passa l'hiver à Bonaventure. Au printemps de 1773 il alla aux Islets Jérémie ; aux Sept-Isles, à Tadoussac et à l'Isle Verte ; puis à Québec et de là de nouveau à la Baie des Chaleurs, où il arriva le 10 septembre.

Dans cet automne (de 1773) il alla de Bonaventure à Nipisigui, à Poquemouche, et y bénit solennellement une église en l'honneur de St. Michel. Il passa ensuite à Niga8ek où l'attendaient des Acadiens, des Micmacs, des Français, de Cocagne, Richibouctou etc., fit une mission à Tracadièche et retourna à Bonaventure où il arriva le 25 Oct. (7 Kal. Xbris). Pendant un hiver il y enseigna la lecture et le chant et fit faire la 1ère communion. Il se rendit à Tracadièche pour y faire faire les pâques et y passa 24 jours, puis s'embarqua à Bonaventure pour Québec le 1er Mai 1774. Cette année 1774, il fit la mission de l'Isle Verte et des Trois Pistoles et passa l'hiver à Cacouna et à l'Isle Verte. Il y fit l'école et mit la dernière main à son dictionnaire auquel il travaillait depuis 8 ans. Il traduisit aussi l'Evangile en Montagnais et le fit copier aux sauvages, en l'absence de caractères d'imprimerie.

Ayant passé l'hiver de 1774–5 à l'Isle Verte, dès le 30 d'Avril il se rendit à Tadoussac, aux Islets de Jérémie, à Chicoutimi ; après la fête de Ste. Anne il traversa à Rimouski pour y faire faire les pâques, et étant tombé malade, il y passa l'hiver. Il se rendit le 7 mai 1776 à Tadoussac où régnait une grande discorde.

Il mourut à Tadoussac le 11 Avril 1782, à l'âge de 70 ans, et fut enterré dans la chapelle par M.

Compain, curé de l'Isle aux Coudres. Son corps a été depuis, dit-on, transporté à Chicoutimi.

" C'est le Père LaBrosse, dit M. Taché dans ses *Forestiers et Voyageurs*, qui a mis la dernière main à cette belle chrétienté montagnaise si pleine de foi et de piété. Il a écrit la plupart des livres religieux qui sont encore en usage chez les Montagnais, a composé un dictionnaire de la langue de ce peuple et traduit des passages considérables de la Sainte Ecriture dans cette langue. Le Père LaBrosse a encore répandu chez ses bons et chers sauvages, l'usage de la lecture et de l'écriture qui s'est transmis de génération en génération dans toutes les familles de cette tribu jusqu'à ce jour. "

ETAT PRÉSENT DE LA MISSION DE TADOUSSAC.

A Tadoussac écrivait M. Boily, 30 familles vivent de la culture ; les vingt autres dépendent des chantiers de M. Price. Il y a eu 14 premières communions, 32 ont été confirmés. Une école est établie et est de la plus grande importance pour l'instruction religieuse des enfants qui y apprendront leur catéchisme.

La Rivière au Canard qui dépendra de la mission de Tadoussac, renferme 20 familles et la rivière Ste. Marguerite 13 familles.

Outre ces 30 cultivateurs plusieurs ont pris des terres le long du chemin du township Albert ; une douzaine de cultivateurs y travaillent.

La chapelle de Tadoussac est bien petite et doit être rebâtie bientôt, non-seulement à cause de la population résidente, mais aussi pour les

voyageurs qui paraissent se diriger en grand nombre de ce côté, durant l'été.

Au rapport de M. Boily, nous pouvons joindre les notes suivantes fournies par M. Aug. Bernier, premier Missionnaire résidant depuis M. Lazare Marceau.

Je me fais un devoir, écrivait ce Monsieur, le 25 Janvier dernier (1864), de vous transmettre mon rapport sur les trois townships qui composent ma mission.

Albert.—Ce township a eu l'honneur de recevoir les premiers colons qui se soient fixés dans le Saguenay. Vers 1840, deux familles, l'une du Château Richer et l'autre des Eboulements, vinrent se placer à l'entrée de la rivière Ste. Marguerite, s'occupant de pêche, de chasse et un peu de culture. Depuis, les enfants se sont établis et forment dix familles où l'on n'entend que les noms de Gravel et de Gauthier.

Le gouvernement, après avoir fait chaîner ce township, a fait ouvrir le chemin jusqu'à Tadoussac ; une nouvelle famille s'y est établie.

Tadoussac.—Dans ce township une partie des familles s'occupe de culture ; les autres sont employées chez les bourgeois. Toutes soupiraient depuis longtemps après l'établissement d'une école ; elle est maintenant en opération, mais les livres et autres choses nécessaires manquent le plus souvent.

On assure que ce lieu sera le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers, pour lesquels l'on a préparé un bel hôtel. J'ai bien quelques craintes à ce sujet ; mais je m'efforcerai d'empêcher autant qu'il dépendra de moi, que le mauvais exemple de quelques-uns ne nuise aux fidèles qui me sont confiés.

Saguenay.—Placé à l'ouest de la rivière, ce

township est assez fertile ; aussi toutes les familles qui y résident cultivent la terre. Le foin et quelques menus grain sont les produits que l'on y récolte. La mer enlève le sol végétal très rapidement de ce côté ; ce qui donne d'autant plus d'appréhension que l'étendue cultivable n'est pas grande. La plupart des familles viennent de la Malbaie.

RECENSEMENT.

Township	Familles	Ames	Communions	Enfans
Albert.....	12	69	47	42
Tadoussac...	41	292	138	119
Saguenay ...	27	134	74	75

Liste des Missionnaires Jésuites de Tadoussac et du Saguenay de 1640 à 1782.

NOMS	1ÈRE ANNÉE	DERNIÈRE ANNÉE.	MORT.
Lejeune Paul.....	1640	.....	1661
Dablon Claude.....	1642	.....	9 février 1680
Daquen Jean.....	1642	1648	17 Sept. 1659
Buteux Jacques....	1643	1644	8 Mai 1652
Druillettes Gabriel	1645	1649	8 Avril 1681
Lyonne Martin.....	1648	1649	16 janvier 1661
Bailloquet Pierre...	1661	.....	25 sept. 1667
Nouvel Henri.....	4 octobre 1663	1669	7 oct. 1674
De Beaulieu Louis	28 octobre 1668	1671	16 sept. 1685
Albanel Charles....	1651	1671	1 juin 1680
De Crespieul Frs...	17 mai 1671	1702	16 janvier 1707
Boucher Jean Bte..	8 nov. 1675	1677	24 juillet 1693
Morain Jean.....	1677	1679	3 janvier 1690
Silvy Antoine.....	7 octobre 1678	1681	.....
Dalmas Antoine....	19 sept. 1679	.....	3 mars
Favre Bonaventure	1 mai 1690	1699	6 déc. 1700
André Louis.....	6 mai 1693	1709	.....
Marest Pierre.....	1694	.....	15 mai 1727
Chardon Jean.....	18 mai 1701	1740	11 avril 1743
Laure Pierre.....	7 juin 1720	1737	22 nov. 1738
Maurice Jean Bte..	20 juin 1740	1745	20 mars 1746
Coquart Claude Godefroi.....	27 oct. 1746	1765	4 juillet 1765
De la Brosse J. B.	12 juillet 1766	1782	11 avril 1782

Liste des prêtres qui ont desservi Tadoussac par voie de mission depuis 1782.

NOMS DES MISSIONNAIRES, OÙ CURÉ.	1ER. ACTE DU RÉGISTRE	DERN. ACTE.	MORT.
(a) Pierre C. Parent...	Juin 1782	1783	7 avr. 1784
(b) Pierre J. Compain Ile-aux-Coudres	1783 1784		21 avr. 1806
Laurent Aubry.....	5 mai 1785	26 juill. 1785	7 août 1839
(c) Jean Joseph Roy ..	23 oct. 1785	28 juill. 1795	13 déc. 1814
P. Robitaille Rimouski	6 mai 1796	24 juill. 1798	27 août 1834
Frs. Gabriel Le Courtois Rimouski.....	10 mai 1799	15 sept. 1814	18 mai 1828
Pierre Bourget.....	26 mai 1815	22 juill. 1816	20 fév. 1833
(d) Thomas Maguire St. Michel.....	8 juin 1817	16 juill. 1818	17 juil. 1854
Chs. Joseph Primeau St. François Beauce	2 juin 1819	19 juin 1827	janvier 1855
Pierre Béland Isle-Verte.....	13 juin 1828	25 juill. 1832	3 déc. 1859
Ferdinand Belleau Rivière du Loup.	19 juin 1833	24 juill. 1833	
François Boucher St. Ambroise	4 juin 1834	28 juill. 1844	
(e) Les RR PP. Oblats Escoumins	1845		
Lazare Marceau.....	1846		
(f) Roger Boily	1862		
(g) Augustin Bernier..	oct. 1863		

(a) M. Parent est qualifié en 1770 de missionnaire de Maingan et S. Augustin, et plus tard aussi, (1773) de l'Ouromane ; à la mort du Père LaBrosse il paraît avoir été chargé de Tadoussac, quoiqu'il n'y résidât pas : car on trouve des actes faits à ce poste, par lui en 1782 et 1783. Il mourut et fut enterré à Nataskouan.

(b) M. Compain n'a fait que quelques actes en 1783 et 1784. Le 25 juillet 1784 on trouve aussi l'acte d'un baptême par un M. Leclaire.

(c) M. Maguire visita toute la côte de Mingan à Chicoutimi.

(d) M. Roy passa le premier hiver à Tadoussac, mais il ne fit les années suivantes que la mission d'été, et après lui tous les missionnaires s'y rendaient vers le mois de Mai et en revenaient après avoir parcouru les postes, administré les sacrements et donné une mission plus ou moins longue dans chaque endroit.

(e) Les PP. Oblats résidaient aux Escoumins et faisaient

RIVIERE AU SABLE.

Chicoutimi, 15 Août, 1863.

MONSEIGNEUR,

Ayant eu l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Grandeur, lors de sa visite pastorale, certaines notes relatives à la paroisse de Chicoutimi, je pense qu'il est inutile de revenir sur le même sujet. Je me bornerai donc, pour cette année, à vous donner quelques détails sur la mission de la Rivière au Sable.

Quinze jours après mon arrivée à Chicoutimi, j'ai fait une mission à la Rivière au Sable. Comme il n'y avait encore que le carré de la chapelle de construit, je donnai cette mission dans la maison d'un particulier. Le soir de mon arrivée j'ai entendu beaucoup de confessions, et, le lendemain, j'avais le bonheur de donner la sainte communion à près de cinquante personnes. Après la messe j'adressai quelques mots d'édification et j'invitai tous les hommes à se rendre sur l'emplacement de la chapelle.

Là, je les engageai à continuer les travaux

---

des missions sur toute la côte, y compris Tadoussac. M. Marceau fut chargé de Tadoussac en 1846, et résidait à l'Anse à l'Eau qui est voisine.

(f) M. Boily curé actuel des Escoumins a desservi Tadoussac pendant un an.

(g) M. Bernier réside à Tadoussac et dessert les townships Albert et Saguenay.

commencés par mon prédécesseur le Rév. M. Gagnon. Votre Grandeur comprendra tout le zèle, toute la bonne volonté que les colons de la Rivière au Sable ont montré en cette circonstance quand elle saura que, douze jours plus tard, la chapelle était terminée. Afin de témoigner à ces braves gens toute la satisfaction que j'éprouvais de leur bonne volonté, je leur donnai de suite une seconde mission. Depuis cette époque, nous avons fait l'office à cette mission régulièrement toutes les semaines. J'espère, dans le cours de l'hiver, faire construire une sacristie qui servira en même temps de logement au prêtre.

La chapelle était construite ; mais nous manquions de tout pour le service divin, nous n'avions pas même un manuterge. Grâce à la charité de Votre Grandeur, nous avons reçu, l'automne dernier, un ornement, un encensoir, des burettes, six manuterges, trois amicts, six purificatoires, un corporal, un cordon d'aube, un appendice au Rituel et des ampoules pour les saintes huiles. Depuis, M. le Curé de Québec a eu la générosité de donner à la mission un très beau Missel, deux surplis et un sac pour les malades et les Dames Religieuses de l'Hôpital un joli ornement. Tous ces objets ont été reçus avec beaucoup de reconnaissance de la part de ces colons, cependant il leur manquait encore quelque chose. Votre Grandeur sait combien les Canadiens aiment à entendre le son de la cloche et ils étaient encore privés de ce bonheur. Un citoyen de Chicoutimi, le Capitaine Ephrem Tremblay, a bien voulu leur procurer ce plaisir en leur fesant don d'une cloche de près de quatre vingt livres pesant. Vous dirai-je, Mgr., toute la

joie que causèrent aux habitants de la Rivière au Sable les premiers sons que fit entendre cette cloche ; aussitôt on accourt de toutes parts à la chapelle, la joie rayonne sur toutes les figures, quelques uns répandent des larmes de bonheur et tous ne savent comment exprimer jusqu'à quel point ils sont heureux d'entendre dans leur mission cette voix de la cloche dont ils se sont tant ennuyés.

La Rivière au Sable a été colonisée par les habitants de la Malbaie et de Ste. Agnès. Il y a dans cette localité soixante-douze familles formant trois cent cinquante-deux âmes, cent soixante-quinze communions ; nous avons fait faire la première communion à dix enfants. Cette population est généralement bonne, fidèle à remplir ses devoirs religieux et presque tous se sont enrôlés, cet hiver, dans la société de la croix. Les premiers colons de cette localité ont eu à supporter toutes les peines, toutes les fatigues, toutes les privations qui ne manquent jamais d'assaillir ceux qui ouvrent de nouvelles terres ; inutile donc d'en retracer ici le tableau. Une circonstance mérite cependant d'être citée : partout ailleurs, c'est le mari qui entraîne sa famille au milieu des bois et la soumet à toutes sortes de privation dans l'espoir de voir plus tard, des jours meilleurs. A la Rivière au Sable, c'est une veuve, Marguerite Maltais, qui accompagnée de ses deux jeunes garçons pénètre dans cette forêt, abat le premier arbre, construit la première cabanne, et cela, après que les premiers défrichements commencés par la Société de la Malbaie eussent été abandonnés. Bien des fois les deux jeunes garçons pris de découragement et d'ennui pressaient leur mère et par leurs sup-

plications et par leurs larmes d'abandonner ce lieu d'ennui et de misère. Mais, toujours plein de courage et d'énergie, cette femme, tout en dérobant à ses enfants, sa profonde douleur et ses larmes, les consolait et les encourageait par l'espoir d'un avenir meilleur. Aujourd'hui elle a la consolation de voir se réaliser ce que tant de fois elle a répété à ses enfants dans leurs moments de découragement. Bientôt, leur disait-elle alors, bientôt nous aussi, nous aurons de bons chemins, nos moulins, nos écoles, notre église, notre curé. Un curé, il est vrai, ne réside pas encore dans cette localité ; mais il ne s'écoulera pas un grand nombre d'années avant que cette dernière consolation leur soit accordée.

J'ai l'honneur d'être,
MONSEIGNEUR,
De Votre Grandeur,
le très humble et obéissant serviteur,
D. RACINE, Ptre.

MISSIONS DU LABRADOR.

Nataskouan, Avril 1863.

MONSEIGNEUR,

Le repos et le calme dont je jouis depuis un mois me fournissent une occasion favorable de donner à Votre Grandeur des nouvelles de ma mission. Notre long hiver n'est pas encore fini et ne paraît pas devoir se terminer avec Avril ; comme l'année dernière, nous aurons encore de

la neige et des glaces au mois de Mai et même au mois de Juin. L'été dernier nos pêcheurs de Blanc-Sablon ont traversé, la veille de la St. Pierre, de la Longue Pointe à l'Ile Verte, sur des glaces entassées par le vent et les courants, et qui formaient un pont très solide. Aussi la végétation est si tardive que l'on ne voit rarement poindre l'herbe avant la mi-Juin. J'ai vu des fraisiers en fleurs au commencement de Septembre à Blanc-Sablon. L'hiver du Labrador pour être plus long que celui de Québec n'est pas aussi rigoureux. Notre climat, si salubre qu'il soit n'est cependant pas, comme on pourrait le croire, un préservatif efficace contre toute espèce de maladies. La température froide et humide du printemps et de l'automne occasionne très souvent des fièvres et des rhumes très incommodes. L'automne dernier, les fièvres typhoïdes sont venues nous visiter : à Nataskouan, une quinzaine de personnes en ont été atteintes presqu'en même temps, et deux en sont tombées victimes. Quant à moi, Monseigneur, je rends grâce à Dieu de la santé inaltérable qu'il m'a accordé dans mes voyages nombreux et souvent difficiles.

Je vois arriver avec joie la fin de ce long hiver pendant lequel nous sommes privés de toutes nouvelles étrangères au Labrador. Je ne dirai rien de trop à Votre Grandeur en lui apprenant que je l'ai trouvé bien long, privé comme je le suis durant sept mois de l'année de la société si nécessaire d'un confrère : aussi ai-je espoir qu'il sera le dernier et que Votre Grandeur accordera cet automne, un confrére au missionnaire de Nataskouan.

L'état général de ma mission n'est pas de beaucoup différent de celui des années précéden-

tes. A Nataskouan le progrès des bâtisses est très lent, vû nos faibles moyens; cependant je possède en grande partie les matériaux et l'argent nécessaires pour faire terminer le presbytère et une petite sacristie de dix-sept pieds carrés, commencée dans l'automne de 1861. La population de Nataskouan a doublé depuis deux ans. Elle est aujourd'hui de 40 familles et de 147 communiants. Je ne saurais me réjouir de cet accroissement de population, en pensant que le revenu si inconstant et si variable de la pêche est presque l'unique moyen de gagner la vie en ce pays. J'ai appris, l'hiver dernier, que par suite des mauvaises pêches faites depuis deux ans, la famine s'était déclarée dans la partie du Labrador *Terreneuvien* qui s'étend depuis le détroit de St. Louis jusqu'à la Baie des Châteaux, et que quinze familles étaient mortes de faim ; si cette nouvelle est véritable (et on la donne comme très certaine), elle fournit matière à réflexions à un grand nombre de ceux qui habitent sur la côte.

J'éprouve une vraie satisfaction de pouvoir dire à V. G. que dans le petit village de Nataskouan le bon ordre, la concorde et la paix règnent d'une manière admirable. Le dimanche, lorsque je suis présent à la mission, c'est toujours pour eux une grande joie d'assister à la messe qui est chantée par six chantres, enfants d'une quinzaine d'années, que j'ai exercés durant les longs mois de l'hiver. Ils chantent déjà avec aplomb, la messe royale, la messe double majeure, les Introïts des principales fêtes de l'année ainsi que les vêpres du Dimanche et de la Ste. Vierge et quelques motets pour la bénédiction du St. Sacrement. Avec de fréquents exercices, joints à leurs heureuses dispositions, ils seront bientôt de bons chantres.

Le revenu de la chapelle, provenant de la rente annuelle des bancs, est de 12 louis, somme suffisante pour son entretien.

La résidence d'un prêtre sur la côte du Labrador est sans contredit, d'un grand avantage pour les habitants de Nataskouan et des postes voisins ; mais eu égard aux difficultés des communications sur une aussi grande étendue de côte, le missionnaire ne peut pas être d'un grand secours pour les habitants des postes les plus éloignés. Un voyage pour donner la mission dans tous les postes, de Nataskouan à Blanc Sablon, ne peut être effectué en moins de trois mois ; et comme V. G. a enjoint au missionnaire de faire deux missions l'année, une l'été et une autre l'hiver, il devra nécessairemeut passer la moitié de l'année en voyage. Il faut donc être voyageur bon gré, mal gré, et s'étudier très souvent à pratiquer la sainte indifférence dans les contre-temps. Quant à moi, les contre-temps sont souvent mes plus grandes délices. Le vent debout veut-il nous chercher noise, nous filons aussitôt pour chercher un abri sous le vent d'une île, où dans le fond d'une baie : à peine nos ancres sont mouillées qu'une tente est élevée entre nos mâts pour nous protéger contre le vent ou la pluie ; c'est alors que mon pilote se transforme tout à coup en cuisinier ; quelques œufs enlevés aux goëlands, une couple de truites encore frétillantes vont rôtir à notre profit. Après un repas fait avec bon appétit, entre le breviaire et le chapelet, nous avons encore le temps de faire la chasse au gibier ou la pêche au homard, en explorant les alentours. La nuit ne saurait nous prendre au dépourvu, car voyez à l'avant de ma berge la grande chambre où deux personnes peuvent reposer : pour y

entrer et y demeurer quelques temps, sans trop de gêne, la position horizontale est requise comme la seule possible.

L'été dernier j'ai laissé ma résidence le six Juillet pour les missions de l'Est, et j'ai célébré la sainte messe en 29 endroits différents, entre Nataskouan et Blanc Sablon. A Kicasca, au Petit Mécatina, à la Tabatière et à Blanc Sablon, comme ces postes renferment chacun un certain nombre de familles, j'y ai donné les exercices de la mission plus longs qu'à l'ordinaire ; et j'ai eu la consolation de voir qu'ils ont été suivis régulièrement, à la grande satisfaction de tout le monde. Je leur avais promis d'arrêter en montant, pour leur donner une seconde mission et les fortifier dans leurs bonnes résolutions ; mais je n'ai pu accomplir un si bon dessein, à cause de la saison déjà avancée ; et d'ailleurs j'étais complètement dépourvu des choses nécessaires pour offrir le St. Sacrifice de la messe.

Aussitôt que j'eus terminé la mission, à la chapelle de l'anse des Dunes, je me rendis au Barachois, situé du côté Est de la rivière au Blanc-Sablon, sur le territoire Terreneuvien, où sont établies neuf familles catholiques. A cause de quelques difficultés survenues entre elles et leurs voisins de Blanc-Sablon, au sujet de la chapelle, ces gens s'étaient abstenus, depuis plusieurs années de paraître à la mission. Je demeurai en ce lieu deux jours, pendant lesquels je baptisai quatre enfants et confessai tout le monde, à l'exception de deux hommes mariés qui refusèrent opiniâtrement de s'approcher de la confession.

J'y trouvai aussi plusieurs enfants en âge de communier et trois mères de familles qui, n'ayant vu les missionnaires qu'à de rares intervalles,

n'avaient point encore reçu la sainte communion : je les encourageai du mieux qu'il me fut possible et je leur donnai quelques exemplaires du Petit Catéchisme en exigeant la promesse qu'elles feraient leur possible afin de mériter d'être admis à la participation des Sacrements à la prochaine mission.

De là, je fis voile pour Pied-Noir où j'étais instamment appelé à cause des fièvres typhoïdes qui avaient cours en cet endroit. Quelques jours après mon arrivée, j'administrai aux îles Modeste, une femme malade qui mourut et à qui je donnai la sépulture quelques jours après. La mission du Pied-Noir étant finie, on me pria de descendre trois lieues plus bas, à Carroll-Cone, où demeuraient trois familles catholiques qui n'avaient pu venir à la chapelle à cause des vents contraires. Je vis là un bon vieillard octogénaire qui pleurait de joie à mon arrivée, en pensant qu'il pourrait, encore une fois, mettre ordre aux affaires de sa conscience avant de mourir. Le seize de Septembre je remis à la voile pour Blanc-Sablon. Le calme nous surprit vis-à-vis l'anse au Diable vers quatre heures du soir ; mais après le coucher du soleil, le vent se mit au nord, et nous étant très favorable, nous continuâmes notre route guidés d'abord par le phare de Forteau, et ensuite par une aurore boréale magnifique qui nous accompagna jusqu'à Blanc-Sablon où nous abordâmes vers minuit. Malgré un aussi beau trajet et à pareilles heures, je dus sur le champ monter en canot pour me rendre, sans retard, à l'Anse des Dunes, auprès d'une malade qui décéda quelques heures après avoir reçu les derniers sacrements. Le dix-huit, après la sépulture, une légère brise nous conduisit jusqu'à l'Ile Brûlée

où nous fûmes contrariés deux jours par le vent debout. Le vingt-un nous pûmes atteindre St. Augustin où le calme nous força de mouiller. Mais à peine avions nous mis pied à terre, sur une île, pour nous régaler d'une bonne omelette aux œufs de mermette, que déjà une légère brise du Nord nous invite à partir. En voyageurs impatients nous ne pouvons nous résigner à perdre le bon vent, nous eûmes le plaisir de passer sur la mer une belle nuit étoilée, quoiqu'un peu froide. A l'aurore, nous débarquâmes pour réchauffer nos membres glacés par le froid, chez le sieur Charles Bilodeau à la Tête à la Baleine de l'Ouest. Nous avions fait dix-huit lieues. De là, dans notre journée nous gagnâmes Natagamiou, à huit lieues plus loin. Les cinq jours suivants nous louvoyâmes au milieu des nombreuses îles qui bordent la côte jusqu'à la rivière la Romaine. Le vingt-sept septembre, samedi au soir, comme le vent était favorable et que la nuit promettait d'être belle, nous nous embarquâmes pour la nuit, et nous n'eûmes pas à nous en repentir, car à l'aurore nous étions en vue du Grand Nataskouan. Une heure plus tard, je mettais pied à terre au Petit Nataskouan où je célébrai immédiatement la messe pour remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée durant notre voyage. Je ne saurais, Monseigneur, vous décrire la joie que j'éprouvai en revoyant ma paisible demeure après un voyage aussi long et aussi hasardeux : celle des habitants de Nataskouan n'était pas moindre, car c'était justement dans le temps que les fièvres typhoïdes commençaient à sévir. Au bout de quelques semaines, mon pilote, intrépide marin de vingt-cinq ans, en fut atteint ; et se sentant défaillir, il

reçut les derniers sacrements de l'Eglise et fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie : " je " suis content de mourir, me dit-il, puisque c'est " la volonté de Dieu ; il m'a fourni, dans sa " bonté, l'occasion de me préparer à ce grand " voyage pendant tout l'été : je le remercie " donc de m'appeler à lui dans des circonstances " aussi favorables. " Il rendit son âme à Dieu, dans mon presbytère, au commencement du mois de Novembre.

Dans une prochaine lettre, je rendrai compte, à V. G., d'un voyage que j'ai fait cet hiver à la Tabatière en donnant les exercices de la mission à chaque porte. Priez Monseigneur, pour le pauvre missionnaire de Nataskouan, balotté si souvent par terre et par mer, afin que Dieu lui fasse la grâce de s'approcher dignement du saint autel et de conduire dans la voie du salut le peuple que vous lui avez confié.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,

l'humble et obéissant serviteur,

F. M. Fournier, Ptre.

RECENSEMENT DE 1862.

NOMS DES POSTES.	FAMILLES.	COMMUNIANTS.
1.—Pachibou	1	2
2.—Nampesibi	1	9
3.—Guanis	1	8
4.—Nataskouan	40	147
5.—Kikasca	15	62
6.—Masquaro	3	10
7.—Wachecoutai	2	8
8.—Olomenachibou ou Romaine	1	2
9.—Coucoutchou	1	3
10.—Itamamiou	1	4
11.—Pointe à Maurié	2	6
12.—Watacagastic	1	7
13.—Natagamiou	1	3
14.—Petit Mécatina	7	20
15.—Tête à la Baleine (Ouest)	5	14
16.—Schouriabanne	1	3
17 —Rivière Mécatina	1	5
18.—Baie des Moutons et 19.—Gros Mécatina	6	9
20.—Tabatière	9	32
21.—Fonderie à Fecteau	1	2
22.—Chicapoué	2	6
23 —Tête à la Baleine	2	11
24—St. Augustin et 25.—Rigolet de Passachou	6	15
26.—Mastinoque	1	3
27.—Vieux Fort	2	5
28.—Isle Brûlée	1	3
29.—Bonne Espérance	5	11
30.—Belles-Amours	1	8
31.—Brador	3	12
32.—Longue Pointe	7	36
33.—Blanc-Sablon (Barachois)	9	19
Total	138	486
En 1860	91	304
Augmentation	47	182

MISSION DU ST. MAURICE.

—

Lettre du R. P. Déléage, missionnaire Oblat de Marie, à Monseigneur J. E. Guigues, Evêque d'Ottawa, Provincial de la même Congregation.

—

Notre-Dame du Désert,
1er Novembre 1863.

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur voudra bien accueillir avec sa bienveillance habituelle le rapport de ma dernière mission parmi les Indiens du St. Maurice. Le départ de notre résidence de N. D. du Désert, ayant eu lieu le 11 Mai, quelques jours plus tôt que les autres années, je réussis par là à trouver partout les Indiens faisant la traite dans les postes de l'Honorable Compagnie. Mon départ fut salué par les coups de fusils de quelques Indiens qui avaient fini leur chasse et se trouvaient au Désert. Le canot qui m'emportait était aussi chargé qu'il pouvait être ; les trois hommes, formant mon équipage, avaient peine à faire remuer la rame, au milieu des ballots qui contenaient tout ce qui nous était nécessaire dans un voyage de 1800 milles. Nous mîmes sept jours pour arriver au premier poste de la Compagnie, qui n'est qu'à 160 milles environ du Désert. Sept jours et trois rameurs, c'est beaucoup de temps, dira-t-on dans les pays avancés.... Mais ici, le pays est à l'état primitif de la nature et cette partie de notre voyage est une des plus difficiles. Nous avons eu dans ce court trajet à

faire plus de trente fois le portage de notre canot, sur des distances de plus d'un mille, et les hommes faisaient trois fois le voyage, ayant sur les épaules une charge de plus de deux cents livres ; ce qui me rendait tout fier de leur force et de leur gaieté. Ils rappelaient naturellement à l'esprit cet esclave des temps anciens qui, accompagnant en voyage son maître avec plusieurs autres esclaves, se choisit pour sa charge le pain et le sel, ce qu'il y avait de plus lourd à porter ; on se moqua de lui ; mais, tout le long du voyage, on mangeait le pain et on diminuait de plus en plus la charge de l'esclave. De même, mes hommes prenaient leur mal en patience pour un motif tout semblable.

Le poste où nous arrivions est peu important. Il prend son nom d'un lac du voisinage, *Kakipaongang* ce qui veut dire *fermé ;* ce nom vient de ce qu'en montant la rivière, il semble que le lac est fermé aux matelots par une barre de sable. Je croyais n'avoir pas à m'arrêter dans ce petit poste, parce que les Indiens ont coutume d'aller à la mission qui se fait au poste du Grand Lac ; mais, y ayant rencontré un bon nombre de femmes et d'enfants, et pressé en même temps par les vives sollicitations du maître du poste, très bon catholique, qui désirait avec toute sa famille s'approcher des sacrements ; j'y séjournai pendant trois jours, continuellement occupé à prêcher, à catéchiser et à confesser. Ce sont ces mêmes familles, Monseigneur, que je disposai à la confirmation, et qui sont venues depuis au Désert recevoir par votre ministère le St. Esprit, esprit de lumière qui leur fait connaître et aimer davantage notre sainte religion, leur seul bonheur sur la terre.

Après avoir satisfait les pieux désirs de ces pauvres gens, je me rendis en deux jours et demi, en descendant l'Ottawa, au poste du Grand Lac. Je fis rencontre en chemin d'une bonne famille d'Indiens, pleine de zèle pour son salut et pour celui des autres ; je la priai de faire connaître l'arrivée du Père à tous les sauvages des environs. Quand j'arrivai au poste, je fus agréablement surpris de voir la nouvelle chapelle debout et couverte ; l'année dernière, j'avais fortement engagé le commis du poste à la bâtir, lui promettant d'user de mon influence sur les sauvages pour diminuer ses dépenses ; et le commis, non content d'avoir avancé l'ouvrage plus rapidement que je n'espérais, avait aussi fait construire un autel. Bien qu'il soit petit et peu élégant, il est infiniment plus convenable que les misérables planches dont je m'étais servi l'année dernière, dans le grenier à foin où je fis la mission. J'ai arrangé et décoré l'intérieur de la chapelle, pendant les deux ou trois jours que les Indiens mirent à se réunir. Elle est de 35 pieds sur 25 ; mais elle a paru aussitôt trop petite. Elle fut régulièrement remplie pendant les dix jours que dura la mission, et je fus obligé de placer les petits garçons autour de l'autel. Nos réunions n'eurent lieu que trois fois par jour pour les instructions ; mais, le reste du temps, je n'eus qu'à bénir Dieu de voir tout le monde empressé à se rendre à l'église pour prier. J'eus le bonheur de conférer le baptême à huit adultes et à dix petits enfants, et de bénir quatre mariages le jour de la clôture. Comme j'ai eu dans mes instructions à m'opposer vigoureusement à une tendance, assez commune parmi ces Indiens, à reprendre d'anciens usages superstitieux, je crois devoir,

Monseigneur, vous donner quelques détails sur ce point, en établissant leurs principales superstitions actuelles, connues sous le nom de jongleries. Je leur ai fait voir l'horreur de ce vice et combien il déplait au vrai et seul Dieu. Ils ont tous protesté, avec de grandes démonstrations, qu'ils ne se rendraient plus jamais coupables de ce crime ;—mais, hélas ! voyez le pauvre sauvage seul dans les bois, pressé par la faim, tourmenté par la maladie et tenté par le démon ; ah ! qu'il lui faut une bien grande vertu pour ne point recourir aux anciennes pratiques qui, dans son idée, le délivreraient de ses maux !

1°. La plus importante jonglerie est sans contredit la *Kasabandjikerin* ou la *Cabane*. Un tel est-il mort ou vivant ?—viendra-t-il au Poste ?—quand viendra-t-il ?—Veut-on avoir le remède à telle maladie ? etc.,—tout cela se découvrira sans difficulté. On appelle un Cabanier, c'est un magicien de premier ordre. On lui construit pour la circonstance une cabane de forme conique, sur un espace d'environ six pieds de diamètre ; on enfonce solidement dans la terre de gros bâtons qui ressortent de huit ou neuf pieds, et on les rapproche les uns des autres à leur sommet de manière à laisser passage à un homme ; on étend sur cette charpente des nattes ou des écorces de bouleau, afin que de l'extérieur les curieux ne puissent point voir ce qui se passe au dedans. Quand tout est prêt, le Cabanier se fait attacher les pieds et les mains par le plus fort et le plus adroit des assistants, lui permettant et lui commandant de faire les nœuds les plus dures et les plus inextricables. Lié de la sorte, il se glisse par dessous les tentures. Dès qu'il est dans cette enceinte vouée au démon, le cabanier semble

être sous l'influence du Malin-Esprit ; on l'entend siffler, crier et rugir, se remuer, entonner des chansons abominables et hurler des phrases qui n'ont pas de sens, tomber sur terre, remuer sa cabane, et, dans ce combat contre un invisible ennemi, il délie tous les nœuds qui attachaient ses pieds et ses mains. A force de crier, de chanter et d'appeler le Mauvais-Esprit, il l'évoque, sous la forme d'un petit homme vilain et noir, qui lui arrive par le haut de la cabane. C'est de lui qu'il apprend tout ce qu'il doit savoir, c'est de lui qu'il obtient le pouvoir de causer toutes sortes de malheurs à ses ennemis sauvages ;—mais il ne pourra rien faire contre les blancs.

Aussi les Cabaniers sont la terreur des autres Indiens et tout le monde se gardera bien de les irriter. Ils exigent une rétribution proportionnée aux découvertes qu'ils ont à faire et aux malheurs futurs qu'ils ont détournés. J'ai questionné tous les grands Cabaniers de ma connaissance, qui ont renoncé à la jonglerie en devenant chrétiens : tous se sont accordés à dire qu'ils parvenaient à détacher les liens, quelque nombreux et solides qu'ils fussent ; mais un seul d'entr'eux m'a affirmé que le petit homme vilain et noir lui était apparu, tandis que les autres m'ont avoué qu'ils ne l'ont jamais vu et qu'ils exploitaient la crédulité générale.

2°. La *Mototowin* ou la *Suerie* se pratique avant la chasse. Elle exige, elle aussi, la construction d'une cabane d'environ quatre pieds de diamètre, avec les murs droits, plus complètement recouverts de nattes ou d'écorces qu'il ne faut pour la précédente jonglerie. On recouvre le haut, en ne laissant qu'une petite ouverture pour

donner du jour. Pendant que la dite cabane se construit, on allume un grand feu dans lequel on jette une douzaine de gros cailloux. Quand ces cailloux sont rougis, on les transporte dans la cabane et on les met auprès de deux ou trois casseaux plein d'eau. Alors le Nototowinini, le *sueur* jette bas ses habits, entre dans la cabane et verse de l'eau sur les cailloux brûlants. La vapeur monte en sifflant, met le jongleur en nage et l'étoufferait bientôt. Mais aussitôt que la vapeur se dégage, le jongleur voit quelle direction elle prend et c'en est assez pour lui, il sait par la direction de la vapeur de quel côté on doit se diriger pour avoir une bonne chasse. Rarement, dit-on, on manque de faire bonne capture en prenant ce moyen. Et cependant ceux qui font cette jonglerie sont peu nombreux ; je n'en connais que deux ou trois dans toutes nos missions qui de temps en temps s'y laissent entraîner, et c'est après un long jeûne de cinq à six jours.

3°. Le *Magochewin* ou le *Festin* est quelquefois une abominable superstition. La disette étant survenue, le sauvage va sacrifier un de ses chiens au démon. Il se représente la Divinité sur un arbre, c'est-à-dire, qu'avec son couteau et son casse-tête, il découpe sur l'écorce d'un arbre les lignes principales de la figure humaine et cette grossière figure devient pour lui la Divinité. Il immole devant elle l'animal le plus précieux pour les sauvages le fait rôtir et le mange en ayant soin de se tenir en face de son superbe tableau. Il espère que ce Dieu, lui voyant manger ce qu'il a de plus cher au monde, aura pitié de lui et lui fera trouver bonne chasse. Je ne connais qu'un seul Indien qui se soit rendu coupable de cette idolâtrie ; malgré ses invitations, il n'a pas réussi

à avoir de compagnons à son festin, et lui-même, il a souffert excessivement de la faim pendant tout l'hiver.

Il faut donc ne pas confondre ce festin superstitieux avec celui que les Indiens font souvent après la chasse. Quand ils se sont procuré un nombre considérable d'orignaux, de chevreuils, d'ours et de castors, ils assemblent leurs voisins de 30 et de 40 lieues à la ronde, et tous ensemble, ils mangent autant que leurs estomacs peuvent contenir, et se dédommagent de leurs longs jeûnes. Dans cette occasion, ils peuvent ne pécher que par gourmandise.

4°. Le *Makalekewin*, le *Noircissement* est un remède empirique, dans les idées des sauvages. Si l'un d'eux tombe malade, ils croient qu'un ennemi lui a jeté un sort, ou que le Mauvais-Esprit l'afflige. Pour apaiser cet Esprit, le père du malade ou l'un de ses frères se noircit la figure et les mains, va sur une haute montagne, y passe cinq ou six jours sans boire ni manger, et se fatigue le corps à marcher et à grimper sur les arbres. Cette jonglerie n'a lieu que rarement. Je n'ai rencontré qu'un seul infidèle qui eût employé ce moyen pour guérir son enfant, et il n'avait pas réussi.

5°. L'*Awesens Nikamon* ou le *chant des bêtes sauvages* est encore une superstition qu'on emploie pour trouver la nourriture et elle se pratique de deux manières. Les tambours de basque accompagnant des chants qui ont rapport aux animaux sauvages, ont la vertu d'attirer ces animaux : on chantera donc toute la nuit et quelquefois tout le jour suivant, car on est sûr

après cela de pouvoir assouvir sa faim.—D'autres Indiens se contentent de baisser la tête jusqu'à terre et de répéter longtemps *Amik*, *Amik*, *Amik*, ce qui veut dire *Castor*, *Castor*, *Castor ;* ou bien *Mons*, *Mons*, ce qui veut dire *Orignal*, *Orignal*,... ou enfin le nom de tout animal qu'ils désirent rencontrer.

6°. L'*Akstowin* ou la *Suspension* est la jonglerie la plus accréditée et la plus répandue. Le sauvage se gardera bien de jeter les os d'un animal, à ses chiens, et encore plus de les jeter à l'eau ; ce serait s'exposer d'une manière imminente à ne plus faire de bonne chasse. Qu'en fera-t-il ? il les suspend à un arbre pour honorer les animaux de la même espèce. Il en est néanmoins qui suspendent les os, non dans le but superstitieux que je viens d'expliquer, mais par une ostentation puérile, afin que les voyageurs qui passeront par là voient, qu'eux aussi, ils sont capables de tuer les animaux sauvages.

....J'abandonne ce chapitre ; il deviendrait facilement long, à ennuyer.

La mission du *Grand Lac* m'avait procuré, ai-je dit plus haut, les plus consolantes fatigues, et le nombre de ceux qui la suivirent n'était pas au dessous de 220. Je fis faire une prière générale avant mon départ, pour obtenir de Dieu la grâce de rencontrer les Indiens au poste *Waswanipi* et pour mener à bonne fin une résolution hasardeuse que je venais de prendre ; la voici. La route qu'on suit ordinairement du *Grand Lac* à *Waswanipi* est de 600 milles ; je mettais 14 jours à la faire, et, quand j'arrivais au bout, les Indiens n'étaient plus au poste, ils venaient toujours de s'embarquer comme matelots sur les

canots que la Compagnie envoie à la Baie d'Hudson ; ainsi, j'y trouvai l'année dernière à peine quinze personnes, c'était quelques femmes et des enfants. J'avais entendu dire qu'on pourrait raccourcir la distance de moitié. Je pris des informations, mais il se trouva qu'un seul sauvage avait fait une fois la route dont je parlais ; je vis ce sauvage en particulier, il me dit que le chemin serait plutôt difficile à faire que dangereux, et il consentit à me servir de guide. Dorénavant ce sera la seule route que je suivrai : elle n'est que de 350 milles au lieu de 600 ; elle ne prend que 8 jours au lieu de 15, et elle m'a enfin donné la joie d'arriver à *Waswanipi* avant le départ des canots. Néanmoins ce n'est pas la route royale. Si au moins les portages étaient coupés ! mais non, il faut que le canot se laisse mordre par les branches séculaires de tous les arbres de nos forêts. Une fois, nous étions à un portage long de deux milles dont plus de la moitié est une savane, immense taudion de grenouilles ; moi, ne portant que ma chapelle qui pèse environ 50 livres, je n'enfonçais qu'à mi-jambes ; mais nos hommes, chargés du canot ou de deux cents livres, n'avaient quelquefois plus à l'air que la tête et une partie du corps. Une autre fois, la petite rivière où nous naviguions formant tout à coup un marais, nous n'avions devant nous que de la mousse et de hautes herbes, et nous regrettions les autres portages ; on tire le canot dans les broussailles, on pousse tantôt d'un côté tantôt de l'autre ; enfin en 15 minutes nous fîmes glisser notre canot sur la mousse environ huit arpents et nous voilà à flot de nouveau. Nous arrivâmes à bon port et on nous reçut cordialement.

Les Indiens se trouvaient au poste au nombre d'une centaine de familles. Je ne les avais jamais vues réunies, mais j'appréhendais qu'elles ne fussent très apathiques, parce qu'on me les avait ainsi représentées. On se trompait entièrement ; car j'avoue au contraire n'avoir jamais trouvé de sauvages plus désireux de s'instruire qu'ils ne le sont et plus contents de voir la Robe-Noire. N'ayant pas de chapelle en ce lieu et trouvant la maison des serviteurs trop petite pour nos réunions, je fus obligé de convoquer nos assemblées dans une vieille étable dont on ne se sert plus, et ouverte à tous les vents ; j'en fis tapisser les murs et le sol nu avec des branches de sapin, afin de la rendre un peu tolérable, et, c'est dans cette pauvre place, plus triste sans doute que l'étable de Béthléem, que je conférai les sacrements et que N. S. descendit pour ces enfants des bois. Le langage qu'ils ont ressemble moins à l'Algonquin qu'au Maskégon, qui est le langage des sauvages d'Albany ; je fis mes instructions de préférence dans le premier et je leur appris à lire dans nos livres d'Albany, dont les lettres sont peu nombreuses et les caractères particuliers. En quelques jours, plusieurs apprirent à lire couramment, et, l'année prochaine, nous n'aurons aucune peine à leur faire faire le catéchisme les uns aux autres. J'ai donné la bénédiction nuptiale à huit ménages, et j'ai baptisé 14 personnes en tout, parmi lesquelles une femme de 30 ans et huit enfants entre 2 ans et 4. Le chef et quelques hommes sont encore infidèles : le chef a montré de si bonnes dispositions que j'espère le baptiser l'année prochaine, si son instruction religieuse est assez avancée ; la plupart des autres ont l'esprit si peu pénétrant

que je ne sais quand les instructions les auront assez limés pour leur donner une pointe religieuse, bien qu'ils assistent à toutes les réunions et aux instructions privées.

J'ai été forcé, par le départ des canots, de terminer au bout de sept jours la mission de *Waswanipi ;* je partis donc le 15 juillet au soir pour traverser pendant le calme de la nuit le grand lac qui donne son nom au poste. Le quatrième jour, j'arrivai à *Mikiskan*, où je ne trouvai que le commis de l'Honorable Compagnie avec sa famille ; la plupart des Indiens s'étaient rendus à la mission que je venais de finir et les autres étaient allés m'attendre à la mission suivante. Quoique j'eusse pu aller un peu plus loin, je m'arrêtai au poste, étant bien aise de passer une soirée avec le commis et sa famille ; il est protestant, mais il a toujours eu des égards et de la bonté pour les missionnaires qui vont dans ces terres et il eût été grandement mortifié si j'avais refusé l'hospitalité chez lui. Le lendemain matin nous reprîmes notre route, enchantés de l'aimable accueil que nous avions eu. Mes canotiers se hâtèrent tellement d'avancer ce jour-là, qu'au premier portage après notre dîner, ils oublièrent d'emporter notre poêlon, seul ustensile de ménage que nous eussions pour cuire notre pain sur le feu. Nous ne nous en aperçûmes que le soir quand nous voulûmes souper. Elle était à plus de trente mille derrière nous ; comment faire ? On dit qu'un sauvage n'est jamais embarrassé. Au lieu de blasphémer, comme on aurait fait *je sais où*, mes hommes se mirent à se regarder et à éclater de rire ; d'où je compris qu'ils avaient trouvé un expédient. Tandis que l'un d'eux ouvrait le sac à farine,

faisait un trou sur le dessus, y versait un peu d'eau et pétrissait la ration d'un souper, les deux autres coupaient deux longues baguettes dont ils enlevèrent l'écorce et qu'ils firent passer au feu pour enlever l'odeur du bois vert. Cela fait, la pâte est filée en longue corde, puis entortillée autour des bâtons ; les bâtons sont placés devant le feu, tournés, changés de bout, et en quelques minutes le pain est en abondance, mais un pain si délicat que cette nouvelle invention devrait être connue, propagée, publiée, et que nous nous en sommes trouvés contents pendant 15 jours, si bien que nous n'avons pas regretté une seule fois notre poêlon.

Après quatre jours d'une navigation précipitée, nous débarquâmes à *Wemontaching*, la plus ancienne et la mieux formée de nos missions et celle qui les fait toutes désigner sous le nom de missions du St. Maurice. J'y trouvai plus de 200 Indiens qui se disposaient à mon arrivée. Il n'est pas nécessaire, Monseigneur, que je répète les louanges que vous avez déjà entendu faire de leur foi vive et éclairée, de leur piété, de leur zèle religieux et de leur dévotion envers le Saint Sacrement. La mission a été des plus consolantes ; elle a duré 13 jours, après lesquels il a fallu m'arracher, pour ainsi dire, des bras de ces bons sauvages. Jamais encore, depuis trois ans que je les vois, je n'ai eu, autant que cette année, de preuves de leur foi et de leur attachement au missionnaire. Ils se sont tous embarqués avec moi à mon départ sur de grands canots de la Compagnie ; ils avaient tous à la main de petites oriflammes, et le chef portait un grand et magnifique drapeaux national ; leurs meilleurs joueurs de violon relevaient la cérémonie par leurs

accords, et tous ensemble nous descendîmes le fleuve pendant quatre milles, en chantant des cantiques d'action de grâce. Au premier portage, nous allions nous séparer, mais ce ne fut pas sans verser des larmes. Tous, les uns après les autres, venaient me donner la main, baiser ma croix et me dire à l'oreille quelques petits mots qui avaient une intention particulière : " Va, mon " père, je ne serai plus négligent pour observer " ponctuellement tout ce que tu nous a appris ; " —un autre : " Je prendrai bien soin de mes " enfants, je leur ferai aimer le Bon Dieu. " Enfin, me voyant embarqué, ils se sont tous placés sur les cailloux au bord du fleuve, m'ont souhaité un heureux voyage, et n'ont cessé d'avoir les yeux sur moi et de faire résonner une volée continuelle de coups de fusil jusqu'à ce que j'eus disparu à leurs regards. Veuille notre bonne Mère Immaculée leur conserver toujours ces bons sentiments !

Deux jours plus tard j'arrivai à *la Tuque*. J'y fis encore une petite mission à deux familles indiennes, six familles métisses, deux canadiennes et une française. Tous ceux qui se trouvaient dans les bois, soit sauvages soit ouvriers travaillant dans les fermes des maîtres de chantiers, vinrent camper au rapide et j'y séjournai trois jours. Là aussi je n'ai eu qu'à louer le zèle de tout le monde à assister aux réunions que nous faisions trois fois par jour, et à rendre grâces à Dieu des bénédictions qu'il répandait sur ces pauvres gens, qui vivent si éloignés de toute église et de toute civilisation.

Telles ont été, Monseigneur, les principales aventures et les œuvres de mon voyage. Veuillez me permettre de vous présenter un mémorandum

des actes de baptêmes et de mariages de cette année.

45 Baptêmes et 14 Mariages.

Kakipaongang...	3	Baptêmes et	0	Mariages.
Grand Lac.....	15	"	4	"
Waswanipi.....	14	"	8	"
Wemontaching..	10	"	2	"
La Tuque.....	3	"	0	"

J'ai l'honneur d'être,

De votre Grandeur,

MONSEIGNEUR,

le très respectueux Fils en J. et M.

R. DÉLÉAGE, Ptre.

O. M. I.

—oSo—

MISSION DE VANCOUVER.

Mgr. l'Evêque de Vancouver à Mr. E. L.

Victoria, 18 Mai 1863.

Mon cher Monsieur,

Vous avez appris les meurtres de blancs commis par des sauvages ; mais il est juste de dire que la traite des liqueurs a été la cause de ces malheurs et que l'on ne s'est pas occupé assez vite de la réprimer. Delà la nécessité de faire des exécutions, et de recourir à des moyens extraordinaires de répression. Je me trouvais à Manaimoo, (ville qui se bâtit sur les mines de charbon, à 79 milles de Victoria, et où une chapelle sera bientôt érigée), lorsque j'appris que trois blancs venaient d'être massacrés par des sauvages appartenant à un des villages des Kawatchin, qui sont sous les soins du Rev. Père Rondeau, depuis 1859. Cette tribu forme six villages ou camps, ayant chacun son nom particulier et occupant une Baie magnifique de 3 milles de largeur sur environ 6 milles de profondeur. Une rivière très limpide ayant sa source dans un beau lac à 30 milles, se jette dans cette Baie par six bras différents. La vallée arrosée par cette rivière, assez boisée, et enrichie de belles prairies, offre de grandes ressources à l'agriculture, et pour cela même a été recherchée par les immi-

grants venus d'Angleterre et du Canada Ouest. Les sauvages s'en sont inquiétés, et la soif du pillage aidant, ils se sont livrés à des meurtres, sans provocation directe.

Apprenant en cette circonstance que des vaisseaux de guerre avaient été détachés de la station de Victoria pour faire la capture des coupables, ils furent saisis d'épouvante et vinrent me trouver. On leur avait dit maladroitement que, sans plus de formalité les frégates en arrivant bombarderaient tous les camps, brûleraient les loges et mettraient en pièces toutes leurs embarcations. Mais je leur fis comprendre que, dans un cas semblable les nations civilisées, ne font que saisir les coupables, sans faire aucun mal aux innocents pourvu que ceux-ci ne mettent pas d'obstacle au cours de la justice. Leurs inquiétudes pour le sort de la nation se calmèrent alors ; car ils n'étaient pas opposés au châtiment des meurtriers ; le bon vieux chef ayant vu un de ses fils assassiné pendant l'hiver par le chef du camp auquel appartenaient trois des coupables. Le chagrin avait considérablement altéré la santé de ce chef chrétien, qui avait reçu le nom de Jean Baptiste. En se faisant baptiser, il avait renoncé à ses femmes pour n'en garder qu'une, qui reçut le baptême sous le nom de Marie Thérèse. Dans cette circonstance, sous l'influence de la religion de paix et de pardon, il avait renoncé aussi à la loi du talion, qui était en vigueur dans sa nation et avait reçu à regret la compensation de 40 *couvertes* à laquelle fut condamné le village. Ce qu'il avait prévu arriva, ces sauvages infidèles se vantèrent d'avoir tué le fils d'un grand chef pour 40 *couvertes*. C'en était trop pour ce pauvre vieillard de 70 ans, malade

d'une dyssenterie qui avait résisté à tous les remèdes employés chez eux en pareil cas. J'allai le trouver et lui donner quelques médicaments que j'avais apportés suivant mon habitude sachant que je puis quelquefois leur sauver la vie, ou les mettre en état de se préparer à la mort. Ma visite lui causa une grande joie et contribua, je pense, autant que les remèdes à le tirer de son abattement. Il put enfin me parler et me dit d'un ton lamentable : " La douleur " d'avoir perdu mon fils, et les cruelles appré- " hensions où j'étais au sujet des vaisseaux armés, " avaient fait descendre mon cœur bien bas, " mais je l'ai senti remonter dès le moment que " mes yeux t'ont vu ; tu as parlé au *Foilsil-Siab* " (Dieu) pour moi et tu as fait descendre (*mamook* " *hall*) la grâce et la bénédiction sur moi. " Je n'aimerais pas de mourir maintenant ; les " Kwamitchin (dont le chef avait tué son fils) " qui sont infidèles pourraient se glorifier du mal " qu'ils ont fait. Voyez, diraient-ils, Jean " Baptiste ; il a écouté les prêtres, il a pris la " priére, il a fait son cœur bon, comme il pré- " tend ; il a rejeté ses femmes ; et il a fait pitié " (siluvè). Bientôt il va mourir, son fils est mort " et n'est pas vengé ; tandis qu'à nous, qui ne " nous occupons pas autant de la Prière, aucun " malheur n'est arrivé. " Je lui fis comprendre que le Bon Dieu n'était pas obligé de punir les pécheurs dès ce monde, et qu'il se réservait souvent d'exercer sa justice dans l'éternité ; que pour nous, nous devions renoncer à la vengeance, quoique la société eût le droit de punir les malfaiteurs. Je lui appris que, par mon avis, les sauvages ne feraient pas de résistance.

En effet le 4 de mai, le chef de police arrivé la

veille sur un vaisseau de guerre, et chargé d'une commission spéciale, descendit à terre sans opposition. J'étais à la mission de Ste. Anne, située à l'entrée de la vallée, près du premier camp appelé *Komiaken*. Il vint me trouver et me dit qu'il se proposait, s'il n'y avait pas de danger, de se rendre au camp, à deux milles de distance, où se trouvaient les coupables, accompagné de deux hommes seulement. Sur ma réponse il se dirige de ce côté et voit bientôt venir à lui le chef qui lui adresse ces paroles : " Chef, tu " n'auras pas de trouble avec nous ; tu peux t'en " retourner à ta chaloupe. Les jeunes gens se " rendront eux-mêmes, mais ils veulent auparavant voir le grand-prêtre. " Le chef de police me rapporta lui-même ces paroles, qui devaient lui faire voir quelle confiance les infidèles eux-mêmes ont dans le prêtre catholique. Ma position était difficile, et j'observais chacun de mes mouvements. Dans le village l'émotion était au comble ; rassemblés près du rivage tous avaient les yeux tournés vers le camp. Enfin vers 2 heures un mouvement s'opère dans la foule silencieuse, on regarde, on se rapproche, on serre les rangs, les trois sauvages arrivent accompagnés d'une vingtaine de jeunes gens de leur camp, non armés, mais au regard farouche. Quelle scène ! parmi la foule se trouve un vieillard, qui va recevoir les derniers adieux d'un fils, auquel il se reproche amèrement de n'avoir pas donné les exemples et les leçons que celui-ci devait attendre de lui. Je l'ai entendu comme les autres reconnaître la justice des procédés pris par l'autorité pour punir le crime. Il serait impossible de vous rendre la douleur que je ressentais et qui était peinte sur toutes les figures. Les coupables

surtout étaient attérés et se rapprochaient de moi instinctivement ; ils comprenaient que j'avais quelque chose à leur dire, et en effet je ne pouvais me taire, lorsque l'occasion se présentait de faire impression sur les esprits et les cœurs : Ayant réussi à surmonter mon émotion, je leur adressai la parole à peu près en ces termes :

" Il y a longtemps, quand j'étais dans mon " pays, mon cœur pleurait sur le sort de tous les " sauvages qui étaient dans cette contrée, parce " qu'ils étaient malheureux, n'ayant pas encore " entendu la bonne parole, la parole du Chef d'en- " haut qui peut seul faire les cœurs bons :—Oui, " mon cœur pleurait par le désir que le Chef " d'en-haut y avait mis de venir apporter aux " sauvages la bonne prière que Jésus-Christ son " fils a apportée lui-même sur la terre.... Le " Chef d'en-haut a eu pitié de moi, il m'a rendu " heureux, j'ai trouvé un chemin pour venir " parmi vous. Voilà maintenant 25 hivers que " j'y suis, et moi et les prêtres qui sont avec moi, " toujours et partout nous avons donné la bonne " nouvelle aux sauvages ; notre langue s'est " fatiguée à la faire connaître, et nous l'avons " annoncée et nous l'annonçons encore toute " entière, nous n'en avons jamais rien caché aux " sauvages. Quand Jésus-Christ était sur la terre " et donnait lui-même sa parole, tous les hommes " ne la prenaient pas. Ceux qui voulaient " devenir bons la prenaient, ceux qui ne voulaient " pas rejeter le mal de leur cœur ne la prenaient " pas. Elle entrait dans leurs oreilles, mais " elle ne se rendait pas jusqu'à leur cœur. " Il en a été de même parmi vous les sauvages ; " vous avez tous entendu la parole, mais un " grand nombre l'ont entendu *sans dessein* ;

" elle est morte dans leurs oreilles, et ils ne
" sont pas devenus bons. Vous autres, jeunes
" gens, vous l'avez entendue, quand tout jeunes,
" vous avez reçu l'eau sainte sur vos têtes ;
" c'est peut-être moi-même qui l'ai donnée à
" quelques uns. Mais à mesure que vous avez
" grandi, vous n'avez pas regardé les bons sauva-
" ges pour les imiter, vous avez imité les
" méchants, et vous êtes devenus méchants vous-
" mêmes.... Vous avez fait honte à la bonne
" Parole et à l'eau de Dieu. Maintenant votre
" cœur fait pitié, et pleure, et le mien encore
" plus. Mais c'est votre faute, ce n'est pas la
" mienne ; j'ai voulu vous faire bons et vous
" n'avez pas voulu le devenir ! "....

Ceux à qui ce discours s'adressaient le comprenaient bien. Un morne silence régnait dans la foule ; un seul placé au premier rang se chargea de répondre : " Mon cœur, dit-il, ne trouve pas
" de paroles pour contredire ce que tu viens de
" dire : nous avons été fous (pelten). Si nous
" avions pris ta parole, nous ne serions pas
" aujourd'hui dans le malheur. Notre cœur
" pleure, et nous regrettons beaucoup d'avoir fait
" le mal. Nous ne voulons pas le cacher, nous
" avons été forts pour faire le mal ; Nous le
" serons aussi pour nous mettre entre les mains
" du chef qui commande sur le grand vaisseau ; et
" pour preuve, nous ne voulons pas qu'on nous
" mette les fers aux mains. "

Le Rev. Père Rondeau leur adressa quelques mots d'encouragement ; je les assurai de mon côté, qu'ils ne devaient pas perdre confiance, quoique bien coupables devant Dieu, et que s'ils étaient condamnés à mort, j'espérais que Dieu ne les rejetterait pas, leur ferait miséricorde, accep-

tant le sacrifice de leur vie, comme une satisfaction pour le crime qu'ils avaient commis.

Cependant trois capitaines des navires s'étaient rendus à la mission. Après quelques discours échangés de part et d'autre, ils descendirent tous ensemble au rivage, et une heure après les prisonniers sans avoir été enchaînés étaient à bord d'une canonière, les fers aux mains et aux pieds. Bientôt traduits devant la Cour criminelle ils ont été condamnés à mort. Je les ai visités plusieurs fois, afin de les engager à se bien préparer. Le Rev. Père Pandosi, O. M. I. a été constamment avec eux : il les a accompagnés jusqu'à l'échafaud, et leur a entendu prononcer leur dernière prière, avant la chûte de la trappe fatale. Après avoir subi les rigueurs de la justice humaine, j'ai la ferme confiance qu'ils ont obtenu miséricorde à cause de leur repentir.

Cet exemple sera salutaire, car ces jeunes gens appartenaient à une troupe de pirates. Le père de l'un d'eux avait tué 11 blancs depuis 1858, pour l'amour du pillage, attaquant les canots et autres embarcations qui traversaient le golfe de Géorgie, se rendant à la Rivière Fraser. Il allait les attendre au milieu des nombreuses îles dont ce golfe est parsemé et jamais il n'avait été découvert.

On assure qu'une femme, voyant que son mari avait bien réussi dans son infâme entreprise, excitait son fils jeune homme de 18 ans, à marcher sur les traces de son pére. " Je pensais que tu " étais un homme, déjà, mais je me trompais, tu " es une vieille femme, tu me fais honte ; fais " donc comme ton père. Il a tué tant de blancs " et n'a jamais été découvert. " L'impunité était un encouragement et enhardissait les malheureux

qui se livraient au pillage. Aujourd'hui le sauvage, plus lâche qu'on ne croit, sera arrêté par la peur du gibet, quand il n'aura pas été réformé par la religion.

Maintenant un mot sur nos établissements. Les Sœurs ont actuellement 93 élèves, tant interne, qu'externes : bientôt le logement ne permettra plus de recevoir de nouvelles pensionnaires. Il y a pourtant quatre écoles protestantes, entre autres *the Ladies College* appartenant au Bishop Hills, et le *Collegiate School* placée sous son patronage. En parlant de ces deux maisons dans un compte-rendu de ses travaux *apostoliques*, le Bishop disait dernièrement que le nombre des élèves ne s'y était jamais élevé au-delà de 61, mais avait été quelquefois audessous. Je ne dis pas ceci par gloriole, mais uniquement pour faire connaître l'état de notre colonie.

Les Pères Oblats, depuis mon dernier rapport, ont commencé un établissement considérable sur un point central de la Rivière Fraser. A la chapelle est annexée une école où déjà 25 enfants sauvages sont instruits et apprennent à cultiver la terre. C'est une école d'agriculture qui ne pourrait pas, il est vrai, rivaliser avec celles du Canada.

J'ai ouvert une école aussi à Ste. Anne de Kawetchin, dont je vous parlais tout à l'heure. Dans ma visite j'ai été étonné des progrès de ces enfants, dont quelques-uns lisent couramment et commencent à chiffrer. Ils apprennent à chanter facilement par cœur ; on a pu les exercer pour le *Kyrie* et le *Gloria* Royal, *Cor Mariæ*, *Parce Domine*. Une fois les enfants formés tous les sauvages finissent par apprendre eux-mêmes ces chants.

Juin 9.—J'attends vers la fin de ce mois un Père Oblat irlandais avec un frère pour enseigner. J'espère avec leur secours ouvrir un petit Collége à Victoria, ponr faire contre poids aux maisons protestantes, et empêcher surtout mes catholiques de les fréquenter.

Je me suis assuré les services de quelques prêtres Belges du Collége Américain de Louvain, qui sont en état d'exercer le ministère en anglais. Le Directeur du Collége de All Hallows a bien voulu aussi me choisir deux sujets que j'attends cet automne. Je prends donc courage, quoique je sois menacé de voir le nombre des ministres se multiplier, le Bishop Hills ayant annoncé qu'il partait pour l'Angleterre, avec l'intention de faire nommer deux ou trois autres Evêques pour la Colombie Anglaise qui sera divisée en plusieurs diocèses. Ils auront du loisir, car il y a bien peu de protestants, et pour les sauvages, ils ne réussiront jamais à les convertir. Pour les enfants de la foi, j'y veillerai et vous recommande de prier pour qu'aucun d'eux ne se perde.

23 Juillet.—Les Sœurs de Ste. Anne arrivées ici hier, m'ont remis votre bonne lettre du 22 Mai. Elles venaient directement de San Francisco, et formaient une caravanne de 29 religieuses. Imaginez un peu la sensation qu'elles ont créée. Vingt-neuf Sœurs à Victoria, voyageant à plein *omnibus* à travers la ville, du port au couvent, et du couvent à l'Evêché. Il en sera parlé longtemps, je vous assure. Le steamer repartit le même jour à 6 h. P. M., emportant les bonnes Religieuses destinées à Portland et Vancouver. La séparation d'avec leurs sœurs après une si courte entrevue a été accompagnée de larmes,

mais elles sont toutes remplies de courage pour leur œuvre respective.

7 Novembre.—C'est au retour d'une absence de près de trois mois que je vous écris, ayant parcouru, depuis Victoria jusqu'au centre du pays minier, l'espace de 590 milles au moins, avec des fatigues que je m'étonne d'avoir pu supporter. Grâces à Dieu je n'ai pas eu un seul instant de maladie et ma mission a eu un succès complet. J'ai préparé prochainement les voies aux prêtres qui me viennent d'Europe ; l'un d'eux vient d'arriver et me sera d'un grand secours ; j'ai deux étudiants à l'excellent collége de All Hallows, et quelques uns au séminaire Américain de Louvain, comme je vous l'ai déjà dit. C'est mon espérance pour l'avenir. J'ai bien aussi un commencement de Collége. Néanmoins tel qu'il est, ce Collége est un progrès important : d'abord l'édifice est très convenable et fera honneur à notre ville. Ensuite les Rev. Pères Oblats qui étaient déjà chargés de mon école, prennent la direction du nouvel établissement avec deux Frères arrivés dernièrement et dont l'un a reçu la prêtrise dimanche dernier. Les efforts des ministres protestants pour s'emparer de l'instruction publique ont autant fait que les nécessités du diocèse pour me pousser à ces mesures. Il faut bien marcher avec les événements, la Providence se charge alors de pourvoir aux ressources. Du reste l'établissement d'éducation catholique est bien vu des protestants : déjà plusieurs enfants ont abandonné l'école du Bishop Hills, et d'autres n'attendent que l'ouverture du nouveau Collége pour en faire autant. Le prospectus qui a paru dans les journaux est

tombé comme un coup de foudre parmi les ministres. Les anglicans en crèvent de dépit, mais ils ne sont pas d'accord ; car l'un d'eux me disait tantôt que nous sommes à la tête de tous en fait d'enseignement, et que c'est l'opinion publique.

Mon couvent me donne aussi beaucoup de consolations ; c'est l'espérance des bonnes familles chrétiennes, et le moyen de moraliser celles où les bons principes sont négligés. Les classes sont pleines et contiennent cent enfants ; les Sœurs n'en peuvent recevoir davantage. Le programme que je vous envoie, vous donnera une idée du prix élevé de toutes les choses nécessaires à la vie dans ce pays.

† MGR. EV. DE VANCOUVER.

ST. ANN'S SCHOOL FOR YOUNG LADIES.

VIEW STREET, VICTORIA.

LE PLAN D'EDUCATION

comprend l'ortographe, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, la géographie et l'usage des sphères, l'histoire, la botanique, la physique, la composition, le français, la musique, le dessin, la peinture, le travail à l'aiguille, dans toutes ses branches.

CONDITIONS.

La pension et l'instruction coûtent par quartier...	$60 00
Le blanchissage	9 00
La musique	18 00
Le dessin	6 00
La peinture	9 00
Les élèves externes 1ère classe	14 00
" 2de classe	9 00

Récit du voyage des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, parties pour l'Orégon le 11 juin 1863, adressé à Sa Grandeur, Monseigneur Ignace Bourget, Evêque de Montréal.

MONSEIGNEUR,

. . . . . .

Le 11 juin, à 4 heures du matin, nous nous prosternons, pour une dernière fois, dans le temple si cher à nos cœurs. A la Ste. Messe, nous recevons le Pain des forts ; en recevant ce Pain céleste, il nous semble entendre ces paroles de l'Ange du Seigneur à Elie : " Levez-vous et mangez, car vous avez une longue route à parcourir." Le chant, *Adieu, mère chérie*, et la musique, qui s'elève avec ses tristes accents vers notre commune patrie, nous fait verser d'abondantes larmes que la religion vient bientôt essuyer. Après la Ste. Messe, nous nous mettons sous la protection du St. Ange Raphaël, patron des voyageurs :

" Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux dirige nos pas dans le sentier de la paix et de la prospérité, et que le St. Ange Raphaël nous accompagne dans notre route afin que nous soyons préservées de tout accident et de tout danger."

A 5¼ heures, nous prenons l'omnibus ; à 5¾ heures, nous sommes à bord de l'*Iron Duke*, qui doit nous conduire à St. Lambert ; nous trouvons toute la caravane de l'Orégon réunie. A 6 heures nous quittons le port, nous jetons un dernier regard sur la statue de Marie Immaculée placée sur l'église Bonsecours. Nous prions cette Etoile de la mer de bénir notre voyage et de consoler nos bons pa-

rents. Un petit quart d'heure suffit pour nous mettre sur la rive droite de notre majestueux fleuve. Tout naturellement, nos regards se portent vers le berceau de notre enfance religieuse ; mais nous ne pouvons rien apercevoir de cette chère solitude ; nos yeux cherchent en vain celles qui, jadis, partagaient avec nous le joug si doux du Seigneur ; nous n'entendions plus ces voix enfantines que nous cultivions avec tant de bonheur, à l'ombre des Très SS. NN. de Jésus et de Marie ; nous n'apercevons plus cette tombe chérie de notre vénérée fondatrice, où nous allions prier et recevoir la bénédiction d'une mère dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. Tout absorbées dans ces pensées, nous comprenons que la soumission à la volonté de Dieu, seule peut soutenir notre courage !.... Nous prenons place dans un char spécial qui doit nous conduire jusqu'à Troy.

Nous avons bientôt franchi les limites de notre beau pays, et nous entrons dans notre nouvelle patrie. Sur le point d'arriver à Burlington, nous avons le plaisir de recevoir la visite de Sa Grandeur, Mgr. de Goësbriand, qui vient faire ses adieux à quelques sœurs de la Providence, anciennes missionnaires de sa ville épisopale.

Nous parcourons l'Etat de Vermont en tous sens. Rutland est remarquable par la grande quantité de pierre blanche que l'on y trouve. Elle possède une jolie église catholique et un très-beau cimetière. Vers les 7 heures du soir, nous arrivons à Troy ; cette cité est grande et magnifique, située sur les deux rives de l'Hudson, à six milles d'Albany et à cent cinquante de New-York. C'est en 1816 que Troy a été reconnue comme ville. Ici, nous quittons les chars et nous prenons

le *Vanderbilt*, vaisseau très-confortable, qui doit nous conduire jusqu'à New-York. Mais il est trop puissant pour la rivière, il échoue à peu de distance du port : il nous faut attendre la marée, qui n'arrive que quelques heures avant le jour ; nous ne sommes pas fâchées de ce petit accident, il nous procure l'avantage de contempler à loisir les beautés de la nature qui se déroulent avec tant de magnificence sur les bords de ce beau fleuve, où on aperçoit, à des distances assez rapprochées, de magnifiques villes bâties en amphithéâtre. Les arbres sont petits, mais remarquablement beaux ; le cèdre s'élève, ici, en forme de pyramide. Les rochers, dans certains endroits, ont l'aspect d'une haute muraille couronnée d'arbres si artistement placés, qu'il est impossible de méconnaître le divin architecte qui a présidé à tous ces ouvrages, faits pour le bonheur de l'homme. Aussi, quelles suaves émotions ne goutte-t-on pas en contemplant ces merveilles de la nature ?

Le 12, à midi, nous étions à New-York. C'était un spectacle vraiment nouveau, pour cette ville, de voir tant de religieuses défiler, deux à deux, sur ses trottoirs. Aussi, entendions-nous bourdonner autour de nos oreilles : *What is that ? what is that ?* etc.... Nous prîmes logement dans l'Hôtel Pacifique, où le Rév. Mr. Quinn, Curé de l'église de St. Pierre de New-York, avec sa bonté ordinaire, nous avait fait préparer un excellent souper.

Le 13 à 5½ heures du matin, nous nous dirigeons vers l'Eglise de St. Pierre pour entendre la Sainte Messe où nous avons le bonheur de faire la Sainte Communion. Nous n'oublions pas que c'est aujourd'hui la fête de St. Antoine, patron de la paroisse qui donna naissance à notre com-

munauté, et à qui nous devons *Amour* et *Reconnaissance*. Nous prions pour nos bienfaiteurs et pour le succès de notre voyage.

A 10 heures A. M. nous nous embarquons sur l'*America*. On nous a dit que les serviteurs de ce *steamer* avaient été si épouvantés de voir tant de religieuses à bord, qu'ils désertèrent au nombre de sept et abandonnèrent tout ce qu'ils avaient, convaincus que le navire ferait infailliblement naufrage, triste symptôme de leur foi. Il n'en était pas ainsi des bons chrétiens. Un certain nombre avait différé leur voyage, et d'autres voulaient retirer leur *ticket* qu'ils avaient payés sur d'autres *steamers* pour prendre leur passage avec nous.

Il est midi passé, on donne le signal du départ. Nos amis se séparent de nous, mais ils sont là sur le quai, ils attendent le dernier signe *d'adieu* : ils regardent encore, comme avec regret, le navire qui nous emporte sur le redoutable océan. Que d'émotions !.... Que de réflexions s'emparent de nos âmes ?.... Reverrons-nous jamais cette patrie qui nous est si chère ? Hélas ! la divine Providence décidera de tout. Enfin, tout est disparu, nous ne voyons plus que le ciel et l'eau. L'âme s'élève à l'aspect grandiose de la nature ; mais le *cœur* n'y tient plus. Il nous faut payer le tribut à l'élément redoutable qui nous ballotte en tous sens. Tous ceux qui composent notre caravane sont malades. M. Hadd se fait infirmier, malgré que lui-même succombe. Nous ranimons cependant notre confiance, car Dieu semble s'être déclaré pour nous en nous envoyant trois orphelins que nous devions protéger pendant la traversée ; nous les recevons comme les représentants de la Ste. Famille. Mon premier soin

en arrivant à bord fut de les présenter au capitaine, lui demandant de nous permettre de les garder avec nous, car ils devaient passer la traversée dans le fond de cale, où la cadette, petite fille de sept à huit ans, serait certainement morte faute de soins ; elle était atteinte d'une maladie dangereuse. Le troisième, petit garçon, de cinq ans, se serait évidemment précipité à la mer, ou aurait péri en traversant l'isthme, car il fallait une personne attentive pour le suivre et l'empêcher de tomber dans le péril. C'est un vrai bonheur pour nous de protéger ces enfants. La Sœur Pierre-Baptiste s'est vraiment distinguée en suivant ce petit opiniâtre qui ne savait ce que c'était que d'obéir ; M. le Grand Vicaire n'a pas été exempt de prêter son secours. Nous avons eu beaucoup de sollicitude auprès de ces enfants ; mais, grâces à Dieu, nous avons pu les rendre sains et saufs à leur mère qui ne les avait point vus depuis quatre ans.

Le 14, le balancement du vaisseau est très-fort. La principale cause est que nous passons, sur les 10 heures, le Cap Hatteras qui se trouve dans la Caroline du Nord.

Le 15, le temps est beau. La mer est calme. Nous passons une partie de la journée sur le pont ; les toiles sont tendues, nous sommes très-confortablement. Nous chantons l'*Ave Maris Stella*. Tous, protestants comme catholiques, écoutent cette hymne avec une religieuse attention. Le chant sacré de notre Ste. Eglise produit dans les âmes des émotions si délicieuses ! C'est en mer surtout que ces émotions se font vivement sentir.

Le 16, nous sommes vis-à-vis Charleston, dans la Caroline du Sud, à environ 150 milles du rivage. Nous avons fait à peu près 250 lieues.

Nous comptons 2000 milles de New-York à Nicaragua. Nos malades sont mieux à l'exception des Sœurs Marie-Louis, et Marie-Isidore qui gardent le lit. Pour la première fois, nous récitons Matines et Laudes en commun. On excite la curiosité des passagers qui se pressent autour de nous. Les uns s'affligent de voir tant de jeunes personnes abandonner ce qu'elles ont de plus cher pour une terre étrangère ; d'autres cherchent à pénétrer le motif qui nous fait agir et ne peuvent en découvrir le sens. Tous sont surpris de nous voir si gaies et si heureuses. Pauvres gens, leurs yeux sont fermés à la véritable lumière et ils ne peuvent comprendre le bonheur de ceux qui appartiennent au Seigneur. D'ailleurs, c'est le secret de Dieu.

Le 17, le temps est beau, la mer toujours calme. Aujourd'hui, l'Eglise célèbre la mémoire de la glorieuse Ste. Angèle, fondatrice des premières Religieuses institutrices. Nous prions aujourd'hui avec bonheur cette puissante protectrice que le Souverain Pasteur de l'Eglise vient de donner à toutes les Communautés enseignantes pour Patronne spéciale. On nous annonce que nous aurons la Messe, ce qui est pour nous une grande consolation. Avant 5 heures, deux Sœurs sont chargées de préparer l'autel. Quelques planches appuyées sur deux barils servent de trône au Fils de Dieu. Cet autel est pauvre, nous tâcherons de lui préparer des cœurs plus dignes de le recevoir.

Ici, plus encore qu'au temps de Luther, Sainte Angèle aurait pleuré sur le sort de ces âmes infortunées qui oublient le Créateur qui les a formées de sa propre main et qui les soutient par sa divine Providence. En mer, plus qu'ailleurs,

on goûte le bonheur de s'abandonner totalement à cette aimable Providence qui seule peut retenir les éléments dans les bornes que Dieu leur a marquées. La chaleur est suffocante. Nous avons une belle soirée. Nous chantons l'*Ave Maris Stella*, le *Stabat Mater*, et quelques Psaumes qui contribuent beaucoup à embellir cette délicieuse soirée.

Le 18, nous apercevons la terre pour la première fois, c'est Crooked et Salt Islands. Les naturels du pays hissent leur pavillon en signe de paix. Notre Capitaine en fait autant. Un peu plus loin, nous rencontrons les Isles Fortunatus et Castle. Ces îles sont entourées de sable d'une blancheur telle qu'on le confondrait avec la neige. On y trouve du corail et une grande variété de coquillages. Le soir, très tard, nous apercevons les lumières de Cuba qui brillent par centaines et se confondent, comme autant de diamans, avec les ondes de la mer, sur laquelle nous voguons. C'est une grande joie, en mer de voir des habitations, surtout le soir, moment où la frayeur semble vouloir s'emparer de nous.

Le 19, nous entrons dans la mer des Antilles, elle est très-houleuse, le choc du navire se fait vivement sentir. Toutes les Sœurs sont très faibles, les plus malades sont les Sœurs Marie-Louis, Paul-Miki, Marie-Olivier, Marie-Hélène, Marie de l'Ange-Gardien et Marie-Isidore.

Le 20, la mer est de plus en plus agitée. Toutes les Sœurs sont malades.

Le 21, nous prions St. Louis de Gonzague de nous être favorable. La mer est grosse. Les vagues sont de vraies montagnes. La chaleur est suffocante. Il y a beaucoup de malades. Dans l'après-dîner, l'Océan est un peu plus calme.

Nous avons pu chanter Vêpres à quatres heures et demie.

Que le chant des psaumes est saisissant en mer ! Puissions-nous avoir les sentiments du prophète-roi lorsqu'il chantait sur sa lyre inspirée.

Le 22, le temps s'annonce beau ; la mer est plus calme. On nous dit que nous arriverons ce soir à St. Jean de Nicaragua, ou Grey-town.

Le 23, à 6 heures du matin, nous sommes à la porte de Grey-town, à l'embouchure de la rivière St. Jean, qui conduit au lac Nicaragua. Remarquez que nous disons à la porte, car il nous a fallu lutter dix grosses heures avant d'entrer dans le port ; voici comment : l'entrée de la rivière St. Jean est très-périlleuse. Remplie de bancs de sable, il faut un habile pilote pour y conduire les vaisseaux. A notre arrivée, la mer était en furie ; le vent soufflait avec violence. Notre navire s'est engagé dans l'endroit le plus difficile, nous avions sous les yeux un débris de vaisseau qui avait fait naufrage à quelque distance de nous. L'eau entrait dans notre navire, bien qu'il eut 30 pieds de haut. Les vagues étaient si profondes, que M. Blanchet assure avoir vu le sol et la boue se délayer sur la quille du vaisseau. Un ancien ingénieur, qui avait voyagé sur toutes les mers du monde, remerciait Dieu de n'avoir pas sa famille avec lui, il s'attendait à une mort certaine et il n'avait jamais vu un danger aussi imminent. Malheureusement, le pilote qui avait coutume de venir au-devant du vaisseau, à 8 ou 10 milles, de cet endroit, n'était pas encore à bord ; et le divin pilote, comme autrefois sur le lac de Génésareth, semblait endormi, le bon Sauveur voulait éprouver notre foi ; mais au

moment où nous croyions tout perdu, le pilote de Grey-town arrive, il sort notre navire du danger en le faisant rétrograder de plusieurs milles. A 4 heures, nous sommes entrés si paisiblement dans le port, qu'il nous était impossible de croire que nous avions franchi l'endroit si redoutable, où nous avions été menacés de perdre la vie, et nous ne pouvions regarder sans effroi les vagues qui se précipitaient encore avec impétuosité sur l'écueil où nous avions couru un si grand danger.

Enfin, nous voilà dans la baie de Grey-town ; ici la scène change, notre navire est entouré de naturels du pays ; ils abordent gracieusement, quoiqu'à demi vêtus et passablement noirs, avec des canots pour transporter les passagers à terre. Plusieurs des messieurs mettent pied à terre. Pendant leur absence, nous saluons la fête du glorieux St. Jean Baptiste par quelques couplets, adressés à M. le Grand-Vicaire, en l'honnenr de son patron. A la suite d'autres cantiques, nous répétons l'*Ave Maris Stella*, que nous avons chanté le 15, pour la première fois, à l'apparition d'une étoile qui nous avait beaucoup réjouis, parce que, brillant dans le nord, elle nous rappelait notre chère patrie. Vers 9 heures, les messieurs reviennent chargés de fruits et de fleurs magnifiques. La banane est exquise ; nous avons mesuré une de ses feuilles, elle avait 6½ pieds de long et 2 pieds dans sa plus grande largeur. La fleur du verbena est beaucoup plus grande qu'en Canada. La rose est d'une beauté ravissante. Une autre fleur blanche ressemblant au lys de notre jardin, mais deux fois plus grande, et dont la corolle ne se compose que d'une seule pièce, a un parfum délicieux. Le fruit à pain est de 6 à 7 pouces de long ; ce fruit peut remplacer le pain

au besoin, il en a le goût et la saveur. Grey-town est située à l'entrée de la rivière San-Juan ; elle a été détruite en 1856. Un individu ayant insulté le consul américain, en le frappant à la figure, et les citoyens ayant refusé de livrer le coupable, le général Wilkes, commandant de la marine américaine, bombarda la ville et fit descendre ses troupes, qui, trouvant les maisons sans habitants, les réduisirent en cendres. Vers cette époque, la population de Grey-town était de 7,000 âmes ; aujourd'hui, on en compte à peine 700. Ce peuple est catholique ; il descend des Espagnols et il ressemble à nos sauvages du Canada. Les noirs qui s'y trouvent viennent de Cuba. Les maisons sont singulièrement construites ; des feuilles de cocotier, entassées les unes sur les autres, forment la couverture. Les chassis sont remplacés par des abat-jour afin d'y laisser circuler l'air continuellement. Comme la chaleur est extrême, les vêtements sont très minces. Les femmes surtout ne portent qu'une espèce de volants.

Le 24, vers 9 heures du matin, nous saluons Grey-town et nous nous embarquons sur le *Tiger Lily*, petit bateau qui tire 4 *grands pouces d'eau*. C'est sur ce magnifique vapeur que nous allons parcourir la rivière St. Jean, longue de 120 milles et dont la largeur varie d'un arpent à trois. Dans certains endroits, cette rivière n'a guère plus d'un pied de profondeur, ce qui nous oblige de faire quelques portages. Les deux rives du San-Juan sont magnifiques. Les perspectives sont au-delà de toute description.

Ce pays est très salubre, à l'exception de certaines fièvres qui se font sentir dans quelques endroits. Le peuple est religieux dans sa façon,

fidèle à ses prières, assistant à la messe, n'entendant jamais sonner l'*Angelus* sans se découvrir et le réciter partout où il se trouve, dans les rues comme à la maison. Au milieu du plus grand tumulte, au premier son de la cloche, il se fait un silence parfait. La sobriété y est parfaite, on ne voit presque jamais un homme ivre, jamais une femme. Généralement on n'aime point le vin. On n'a pas d'autre boisson que l'*Aqua Caliente*, boisson fabriquée dans le pays, et la limonade qui est le breuvage favori. Le défaut dominant de ce peuple est la paresse et l'immoralité. L'Amérique Centrale se compose de cinq républiques, savoir : Guatimala, San Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica. Il est impossible de visiter aucun de ces états, sans être surpris de leur étonnante fertilité. On y trouve le mahogany, la salsepareille. la cochenille, l'indigo, le caoutchouc, etc.

Le pêcher et la rose croissent sans culture, autour des bosquets d'orangers dont les fruits et les fleurs sont simultanés et perpétuels. L'ananas, la menthe et le melon d'eau, sont préférés à l'amande, l'olive et le raisin. Nicaragua, tout aussi fertile qu'aucun des Etats centraux, devrait les surpasser de beaucoup à cause de sa position commerciale.

Si l'industrie y était en vigueur et le sol convenablement cultivé, on pourrait en exporter une énorme quantité de sucre, d'arrow-root, de tabac, de gingembre, de cochenille, etc. Les habitants du pays affirment que dans toutes les saisons de l'année, les pois sont verts, les choux-fleurs, les laitues et les patates nouvelles abondent snr les marchés. On y trouve en quantité les bananes, le melon muscat, l'ananas, les orangers, les

citrons, les tamarins, les figues, les grenades et autres fruits savoureux. En un mot, la nature étale ici une richesse excessive. Comment se fait-il donc que le peuple présente un aspect triste et misérable ? N'en cherchons pas la cause ailleurs que dans les révolutions presque continuelles qui l'agitent comme le malheureux Mexique. Le gouvernement s'occupe plutôt à persécuter l'Eglise qu'à mettre de l'ordre dans ses états ; et il emploie les derniers traits de sa puissance décrépite à persécuter la religion, en enlevant aux églises le peu de richesses qu'elles possèdent. C'est un pauvre peuple qui s'aveugle et oublie les préceptes que Dieu a donnés, en prescrivant au Saint Roi David d'employer ce qu'il y avait de plus précieux pour bâtir le Temple de Jérusalem, qui, après tout, ne devait renfermer qu'une pierre sur laquelle se trouvaient gravés les dix Commandements, tandis qu'aujourd'hui les temples qu'ils pillent, renferment l'Auteur même de ces Commandements, le Divin Roi qui les jugera un jour, et qui bientôt fera flotter un pavillon étranger sur leur propre territoire qu'ils profanent par de si horribles sacriléges.

Le 25, nous arrivons à Castillo. Il nous faut y passer la nuit assez misérablement quoique sous le toit du commandant des forces militaires. Ses braves soldats (en temps de paix) se promènent pieds nus dans les rues et le fusil à la main. Notre hôtel est remarquable sous tous les rapports ; c'est un vieux hangar ouvert à tous les vents.

Castillo compte 300 ans d'existence. On y voit un Fort en pierre de 180 pieds de long, bâti sur une petite colline. Cette remarquable cité se

compose de 7 ou 8 *Rancho* (noms des cabanes des indigènes.) Tous, hommes, femmes et enfants, nous abordaient avec affabilité, nous saluant par ces mots : *Buenos Dies Signora.* Nous leur distribuâmes quelques médailles qu'ils reçurent avec beaucoup de reconnaissance. Je crois que de zélés Missionnaires et des Religieuses feraient du bien dans ces pays où la jeunesse est si abandonnée.

Le 26, nous disons adieu à ces bons indigènes, pour prendre place dans un petit bateau, en tout semblable à celui que nous venons de quitter. Nous passons la nuit comme les deux précédentes, c'est-à-dire debout, car il n'y a point de lits.

Le 27, nous changeons de bateau ; nous prenons le *San-Juan.* Arrivés à San-Carlos, où commence le grand lac Nicaragua long de 80 lieues et large de 40, nous apercevons une croix, nous saluons avec amour ce cher objet de notre rédemption. Ici, on reçoit à bord des ingénieurs français et anglais. Ils appartiennent à une compagnie anglo-française, organisée dans le dessein de construire un canal entre les deux océans. Ces messieurs se proposent de couper l'Isthme de Nicaragua, de suivre le lac du même nom et la rivière San-Juan, et d'arriver ainsi à Greytown. Cette grande amélioration serait très avantageuse, mais ce travail est immense.

Quelques-uns croient que ce canal coûtera 60 millions de francs, d'autres disent que 4 à 500 millions ne suffiront pas.

Le 28, nous arrivons à la Vierge, petite ville qui se trouve à l'extrémité du lac Nicaragua. Il nous reste un trajet de 12 milles et demi par terre, avant d'arriver au Pacifique. Pour ce trajet, nous avons le délicieux plaisir de prendre

place dans de magnifiques chariots couverts de peaux de bœufs, tendues sur quelques bâtons plus ou moins grossiers. Ces voitures sont tirées par quatre jolis bœufs sauvages conduits par un Indien avec une pique à la main, et criant sans cesse pour exciter ces animaux qui n'en vont pas moins à pas de tortue. Ce mode de voyager est très-agréable. On peut marcher une partie du chemin, si on s'en sent l'envie, et alors on jouit de la beauté de la nature qui est aussi riche ici que sur le San Juan.

A 9 heures du soir nous étions à San-Juan-del-Sur. Nous prîmes logement dans un hôtel qui ne valait guère mieux que celui de Castillo. Un bon Monsieur protestant qui voyageait avec nous, ayant vu notre position, alla de suite prier le capitaine du Mose's Taylor, navire qui devait nous conduire à San Francisco, de nous recevoir à bord. Ce Monsieur extrêmement poli y consent, et malgré une pluie torrentielle, il vient lui-même nous chercher en petit bateau, car il n'y a point de quai. Il était alors onze heures passées.

Le 30, nous contemplons, pour la première fois, dans la voûte azurée, la croix du Sud, parfaitement marquée par quatre étoiles très-brillantes.

1er juillet. Le temps est toujours beau. Les habitants si nombreux du Pacifique se laissent voir à découvert. Ici d'énormes baleines s'amusent à faire jaillir dans les airs des colonnes d'eau, là, des centaines de marsouins sortent de l'onde en faisant des bonds avec une agilité sans égale, on voit aussi des veaux marins, des requins, etc., etc.

Le 2, La fête de la Visitation nous apporte ses grâces et ses bienfaits. M. le Grand-Vicaire Brouillet offre le St. Sacrifice de la messe, nous avons le bonheur de faire la Ste. Communion.

Le 3, nous atteignons Acapulco, sur la côte du Mexique. Là nous avons le bonheur d'entendre la messe et de communier. Nous apprécions d'autant plus ce bienfait que les circonstances ne nous ont pas permis d'avoir la messe plus de deux fois pendant notre longue traversée. Ici comme à Nicaragua, la nature répand ses dons et ses richesses. Les fruits et les fleurs abondent. On trouve une grande variété de limaçons et de coquillages avec lesquels les naturels confectionnent des bouquets très-délicats.

Le 4, nous continuons notre route par une chaleur excessive. Nous souffrons beaucoup, mais les pauvres relégués dans le fond de cale souffrent bien davantage. Un serviteur du navire, accablé probablement de fatigue, a succombé à la suite d'un coup de soleil reçu à Acapulco. Nos chères Sœurs de Charité, toujours avides de soulager les malheureux, se sont établies les garde-malades de cet infortuné qui n'avait pas un seul parent pour lui fermer les yeux. La Sœur Catherine et la Sœur Pierre-Baptiste reçurent son dernier soupir pendant qu'elles récitaient les prières des agonisants. Et le prêtre, cet ami fidèle, qui prend l'homme en naissant, le purifie de la tache originelle et le présente à Dieu comme l'enfant de l'Eglise, l'aide encore à bien mourir, l'absout de ses fautes et en fait l'héritier du ciel. M. Blanchet eut le privilége d'exercer ce saint ministère auprès de ce jeune homme, qui était un Irlandais catholique. A peine avait-il expiré qu'on fit les préparatifs de la sépulture.

Messieurs Hadd, Richard et quelques Sœurs chantèrent le *Libera* présidé par M. Blanchet ; et le pauvre cadavre fut enseveli dans les profondeurs de l'océan. La scène était touchante, le capitaine ne put retenir ses larmes, il perdait un fidèle serviteur.

Le 12, vers 7 heures du soir, nous arrivons à San Francisco. Le son argentin des cloches de la ville se fait entendre, c'est l'*Angelus*. Avec quel bonheur nous récitons ce beau salut de l'ange à l'auguste Vierge. En suivant la ligne de Nicaragua, nous sommes à 6,225 milles de New-York. A peine étions-nous entrés dans le port, qu'une petite chaloupe aborde notre navire, portant une lettre de M. King, prêtre de l'église de St. Patrice, à San Francisco. Ce monsienr a tout prévu, les voitures nous attendent pour nous conduire dans les différentes communautés de la ville. Nous nous partageons en trois parties ; les unes chez les Srs. de la Merci, les autres chez les Srs. de la Charité et de la Présentation. Nous avons été reçues avec autant d'affection que des enfants dans leur famille, après plusieurs années d'absence. Ceux-là seuls qui sont exposés à de longs et pénibles voyages, comprennent ce que vaut une semblable hospitalité. On nous attendait depuis plusieurs jours, et on faisait des prières dans la crainte que nous fussions péris, car nous étions en retard. Nous avions voyagé avec plusieurs dames et messieurs protestants qui nous cherchaient, le lendemain, de communauté en communauté, pour avoir le plaisir de voir les religieuses encore une fois. Vous jugerez de leur sincérité en lisant le passage suivant, qui a paru sur les journaux de San Francisco :

" UN VOYAGE A L'OUEST.

" Le trait le plus caractéristique de notre
" voyage, fut la présence de 28 religieuses franco-
" canadiennes, en route pour l'Orégon.

" Elles appartiennent aux Ordres de la Provi-
" dence, de Jésus-Marie et de Ste. Anne. Les
" premières se dévouent aux œuvres de charité,
" et, les dernières, à l'éducation des personnes de
" leur sexe. Nous ne pouvons contempler, sans
" une vive émotion, ces jeunes personnes que le
" dévouement porte à quitter leur patrie pour
" aller vivre et mourir sur une terre étrangère.
" Malgré ce que peut penser ou dire l'adversaire
" même le plus obstiné de leur croyance, il ne
" peut nier que leur vie se passe dans la recher-
" che et la contemplation du sublime et du beau,
" et dans la pratique du bien. Nos soirées sur
" mer étaient égayées par la douce harmonie de
" leur musique. Pendant que l'encens de ces
" hymnes mélodieuses s'élevait vers les régions
" d'en haut, la chaste lune, de son aimable
" souvenir, semblait jeter un regard approbateur
" qui ajoutait de nouveaux charmes à une scène
" déjà si sublime. Voici la copie d'une de ces
" hymnes du chant grégorien, qu'elles répétèrent
" plusieurs fois, imaginez l'effet merveilleux
" qu'elle a dû produire sur mer par un temps
" magnifique :

" *Ave Maris Stella*, etc."

. . . . . .

" J'aime surtout à contempler ces gentils
" Apôtres de la Charité se saluant et s'appuyant

" pour ainsi dire l'un sur l'autre pour se dire à
" voix basse comme autrefois Ruth à Noémie :

" Partout où vous irez, j'irai ;
" Et là où vous arrêterez, je m'arrêterai.
" Votre peuple est mon peuple,
" Et votre Dieu, mon Dieu,
" Là où vous mourrez, je mourrai.
" Et là, je trouverai mon tombeau."

Les 13, 14, 15, 16 et 17, jusqu'à 8 heures du matin, se passèrent au pays de l'or. San Francisco, capitale commerciale de la Californie, est assise sur sept petites montagnes et s'élève en amphithéâtre sur la baie du même nom. Son port est fréquenté par des navires de toutes les parties du monde. La population est de 57,000 habitants. On y compte un grand nombre de magasins et d'établissements magnifiques de tout genre. Il est étonnant de voir les progrès de cette cité qui a pris tout son développement depuis 15 ans, puisqu'en 1847, on y comptait à peine 75 personnes. Les Communautés religieuses, le Collége des Jésuites, celui de Ste. Marie nouvellement bâti, font honneur à la religion. La propreté des églises et leur riche décoration annoncent un peuple plein de foi.

Le maître autel de la cathédrale est un morceau de marbre blanc artistement travaillé, la porte du tabernacle est revêtue d'or pur, cet objet ainsi qu'une statue de la Ste. Vierge aussi en marbre, viennent de Rome et coûtent 8,000 piastres. Nous avons visité la première église bâtie en 1776, par des missionnaires espagnols et les sauvages. Ces vieux murs sont décorés de peintures et de statues très-antiques religieusement conservées.

Dans l'enclos de cette église, se trouve un cimetière splendide. La plupart des tombes sont couvertes de fleurs et de plantes odoriférantes très-bien cultivées. Les pierres tumulaires sont nombreuses et d'une grande richesse. Le climat de San Francisco est beau et très-salubre. On y voit ni neige, ni glace.

Le 17, nous partons pour Victoria. Quoique ce trajet nous retarde beaucoup, nous sommes heureuses de conduire chez elles, nos bonnes Sœurs de Ste. Anne, elles sont les plus jeunes, ce privilége leur est dû. Nous nous embarquons sur le *Brother Jonathan*. Nous y sommes très-confortablement.

Le 22, nous sommes au port de Victoria, assez tôt pour aller entendre la Messe au Couvent des Sœurs de Ste. Anne qui ont un établissement très-florissant. Mgr. Demers a une jolie cathédrale. Les révérends Pères Oblats ont un établissement à 1 mille du port. La soif de l'or amène beaucoup d'étrangers à Victoria dont la moitié a été bâtie dans l'espace de 15 mois. La population est d'environ 4,000 âmes.

M. Rondeau, que nous avons vu sur le bord de la mer, a 1500 sauvages sous ses soins, ce sont les Têtes plates, ils sont hideux à voir.

Vers 3 heures P. M., nous nous hâtons de revenir à bord, où nous trouvons un révérend Père Oblat avec plusieurs familles sauvages qui désiraient voir les *filles de la prière*. Nous leur distribuâmes quelques médailles, ces bons sauvages s'en retournèrent très-satisfaits. A 7 heures du soir, le canon annonça le départ de notre navire. Nous étions en face d'une frégate anglaise que des messieurs anglais désiraient nous faire visiter ; mais le temps nous manqua, néanmoins,

on nous salua comme sujets anglais en exécutant, à notre départ, un très-joli air de musique.

Le 23, à 4½ heures, nous arrivons au Cap des Appointements, entrée de la barre de la Colombie, tout près de la baie *Baker*, puis nous saluons *Astoria*, première mission de l'Orégon. Cette petite ville a été fondée en 1808.

Le 24, de grand matin, nous apercevons Portland. Une sainte allégresse s'empare de nos âmes en saluant cette cité devenue si éminemment chère aujourd'hui à tous les membres de notre communauté. Bientôt, nous serons dans les bras de Sœurs tendrement aimées qui depuis longtemps nous appellent à leur secours. Portland est agréablement situé à quelques milles de l'embouchure de la Willamette. La position maritime en a fait l'entrepôt du commerce de tout l'Etat. La population est de 7 à 8 mille âmes dont 4 à 5 cents seulement sont catholiques. A 7 heures précises, nous touchons le quai. De nouvelles émotions se réveillent dans nos âmes en contemplant ce sol étranger qui désormais sera la patrie de plusieurs d'entre nous.

La première personne qui se présente à nous est M. Poulin. Il avait passé la nuit à nous attendre avec M. Malo. M. Piette arrive au premier signal du navire ainsi que Sr. Marie-Alphonse et Sr. Marie-Blandine. Quoique nous soyons toutes excessivement fatiguées, nous sommes néanmoins assez courageuses pour gravir, par une chaleur suffocante, la petite colline sur laquelle est bâti le couvent, (à environ un mille du port.) C'est là que nous trouvons toutes nos chères Sœurs réunies. Ce que nous éprouvons ici ne peut facilement se définir. Plusieurs missionnaires Canadiens, qui se trouvent avec nous,

s'écrient dans les transports de leur joie religieuse et patriotique: " Le Canada est aujourd'hui en Orégon." Jamais ils n'ont vu tant d'amis réunis dans leur pays adoptif. Cette scène nous rappelle quelques traits des souvenirs héroïques des premiers temps de l'Eglise. Cette sainte Mère, si injustement persécutée, semble sourire à l'admirable spectacle qu'offrent ces victimes de la charité apostolique, s'encourageant mutuellement à se dévouer pour le salut de leurs frères. Puissent ces zélés missionnaires gagner des âmes dévouées à notre sainte Eglise, pour remplacer les enfants rebelles qui désertent ses parvis sacrés.

Sa Grâce, Mgr. l'Archevêque, après une courte apparition au milieu de nous, nous invite à nous rendre à la chapelle du Couvent pour la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Ici, tous les fronts s'abaissent devant l'Etre Suprême qui nous appelle dans cette terre étrangère pour l'exécution de ses desseins. Nous sentons le besoin impérieux d'épancher nos cœurs dans celui du Dieu immortel, qui, partout, veille sur ses enfants. Le chant du *Quid retribuam Domino*, dans ce moment si solennel pour nous, produisit tout ce que cet hymne sacré peut inspirer de reconnaissance à l'âme chrétienne et religieuse.

Vers deux heures P. M., nos Sœurs de la Providence partent pour le Fort Vancouver où elles étaient attendues avec anxiété. Le temps s'écoule rapidement en la compagnie de celles que nous sommes venues visiter si loin. Tout en nous remettant de la fatigue du voyage, nous jetons un coup-d'œil sur le nouveau pays que nous habitons.

Suivant M. Hodgins, les premiers colons de

l'Orégon vinrent de la Nouvelle Angleterre en 1811 et de quelques autres parties des Etats-Unis. Ce pays n'était alors qu'une vaste région couverte d'épaisses forêts entrecoupées par d'immenses prairies. En 1853, on en détacha le territoire de Washington, dans lequel se trouve le diocèse de Nesqually. En 1859, l'Orégon fut reconnu comme Etat. Situé entre la rivière Colombie et la Californie, cet état a 185,030 milles carrés et une population de 52,500 habitants. La chaîne des Monts Cascades divise l'Orégon en deux parties. A l'ouest des Monts Cascades est la partie la plus fertile et la plus populeuse. L'agriculture est la principale occupation des habitants. Le blé abonde ainsi que les légumes et les fruits de toutes espèces, qui sont d'une grosseur prodigieuse. On s'occupe aussi à exploiter les mines d'or et de charbon qui se trouvent dans les montagnes de l'Est. Celles de Boisée sont très-riches, dit on, elles occupent en ce moment 15 à 20,000 personnes.

(Ici finit l'itinéraire de nos sœurs missionnaires ; ce qui suit nous est raconté par la Supérieure Générale des Sœurs du St. Nom de Jésus et Marie, qui avait accompagné ses sœurs jusqu'en Orégon. C'est pour visiter les maisons de sa communauté dans ces pays lointains et pour voir, par elle, la possibilité qu'il pouvait y avoir de fonder de nouveaux établissements, qu'elle n'a pas craint d'entreprendre ce voyage long et pénible, surtout pour des religieuses, et de revenir en la compagnie d'une seule de ses sœurs.)

Le 27, nous allons visiter le Fort Vancouver, à 15 milles de Portland, sur la rive droite de la Colombie. Son site est remarquable sous tous les rapports. Les Srs. de la Providence y sont agréablement situées, près de la cathédrale.

Le 28, nous revenons à Portland tout édifiées de la réception vraiment cordiale de nos voisines, les bonnes Sœurs de la Charité.

Le lendemain, Mgr. l'Archevêque nous annonce qu'il faut envoyer des sœurs à Salem, capitale de l'Orégon, pour y établir une école, et fonder une mission à Yamhill, chez les sauvages, puis soutenir la mission de Portland, où il y a plus de cent élèves, et un orphelinat, où l'on reçoit les enfants même au berceau. De plus, la mission de St. Paul demande au moins trois sœurs. Il était difficile de suffire à tout avec vingt-trois sœurs. D'un autre côté, Sa Grâce presse la nomination des sujets. Alors, nous croyons devoir partir de suite pour visiter, en premier lieu, la mission sauvage.

Le 3 août, deux sœurs partent donc pour Yamhill, accompagnées de M. le Grand-Vicaire Brouillet et M. Piette. Mais, contre les prévisions de Sa Grâce, il est impossible de se fixer dans cette mission, où il y a plus de 800 sauvages, tous infidèles, sous le contrôle d'un agent américain, qui exploite ce pauvre peuple à sa façon. Cet individu a établi une école, qui fonctionne plus ou moins bien. Il y a à peu près vingt enfants qui la fréquentent, et le gouvernement alloue, annuellement, 3000 piastres pour cette école. Le missionnaire, M. Croquet, ne peut absolument rien auprès de ce peuple superstitieux.

Nous avons visité quelques familles, et surtout le cimetière de ces infidèles. Il est tout parsemé de vieilles chaudières et d'autres ustensiles appartenant aux défunts et que l'on se garde bien de ne jamais toucher, car ce peuple aveugle est persuadé que ceux-ci en auront besoin. Au centre de ce cimetière, se voient des bâtons disposés en

'orme ovale, recouverts d'un vieux chiffon de coton et d'un morceau de flanelle rouge ; là repose, sous cet espèce de dais, un enfant de deux ans, enterré avec plusieurs couvertes pour le mettre à l'abri du froid. Tout autour de la fosse, on voit des fruits de différentes espèces que la mère apporte chaque jour. Celle-ci, désolée, vient pleurer son enfant, et ses larmes sont accompagnées de gémissements et de cris épouvantables. Il y a encore, chez ce peuple, la *tamanoise* ; voici comment cela se pratique : quand il y a de la maladie dans quelques familles, il se fait une grande assemblée, le prétendu médecin arrive, visite le malade, essaie d'en faire sortir la maladie par toute espèce de magies inventées par l'esprit du mal. S'il désespère de guérir le patient, alors, il fait au pauvre malade des incisions sur le cou et le presse si fort, sur l'estomac, que la mort vient vite mettre fin à une cruauté inouïe.

Ce n'est pas sans beaucoup de peine que nous nous sommes éloignées de ce peuple infortuné, livré, pour ainsi dire, à une espèce de frénésie. Le bon M. Croquet, que les Américains appellent *the holy man*, était vraiment désolé. Les sœurs seules, disait-il, peuvent faire du bien ici ; car il n'y a pas d'espoir de conversion pour les personnes âgées qui meurent rapidement dans les Réserves où elles sont reléguées. Mais tous leurs désirs est de confier leurs enfants aux sœurs, parce qu'ils détestent les Américains et tout ce qui vient d'eux.

N'ayant pas réussi à Yamhill, nous revînmes à Salem. Salem, comme nous l'avons déjà dit, est la capitale de l'Orégon. Cette ville est située dans une magnifique vallée, sur la Willamette, à 45 milles de Portland. Son nom, qui signifie

ville de la paix, lui convient parfaitement sous un rapport. On n'y entend jamais de bruit. Les rues larges de 80 pieds, sont excessivement propres, toujours silencieuses et sans tumulte, le bruit des voitures se fait à peine entendre, le sol étant sablonneux. Si nous l'envisageons d'un autre côté, nous pourrions dire que c'est le siége de la discorde puisque toutes les sectes religieuses opposées les unes aux autres y ont fixé leur séjour. A cette époque les Méthodistes, secte influente et prédominante en Orégon, est ici divisée à l'occasion de la guerre des Etats-Unis, sous le titre de Méthodistes du Nord et de Méthodistes du Sud. Les Méthodistes du Nord sont restés possesseurs des académies qui étaient très-fréquentées. Comme les Méthodistes du Sud sont pour la plupart des gens libéraux et influents dans la ville, ils se sont déclarés en faveur des Institutions dirigées par des Religieuses qu'ils veulent avoir à tout prix. Pour parvenir à leur but, ils se sont cotisés pour bâtir une église Catholique, et les Sœurs ont dû acheter une maison pour recevoir et instruire les enfants qui se présentaient en grand nombre. C'est un M. Bell, premier citoyen de l'endroit, qui a fait toutes les démarches nécessaires pour procurer un logement aux Sœurs, il a même offert sa propre maison qui était très-spacieuse. Mais nous l'avons remercié, préférant quelque chose de moindre et qui fut à nous. Alors il proposa d'acheter le *Hall* des Francs-maçons qui servait aussi à la réunion de trois différentes sectes religieuses. Il fit toutes les démarches nécessaires, et en moins d'une demi-journée, il avait vu les principaux propriétaires et avait conclu l'achat pour 1300 piastres, bien que cette maison eût coûté plus de 2000. Je

ne sais si c'est un coup de la Providence, quoiqu'il en soit, il y eut de grands débats le lendemain ; les vendeurs ne voulaient plus signer le contrat quoiqu'ils eussent donné leur parole. Enfin tout s'est conclu, et les Sœurs possèdent cet établissement situé au centre de la ville et à quelques pas de l'église Catholique. A peine y étaient-elles depuis huit jours, qu'elles comptaient au-delà de 60 élèves, et elles en attendaient encore un grand nombre. Tous s'accordent à dire que Salem sera le foyer de l'instruction en ce pays. Tous les citoyens, qui sont pour la plupart de riches propriétaires, tiennent à avoir les premiers établissements d'éducation. Malheureusement, on compte à peine 60 Catholiques sur une population de 2000 habitants. Le Missionnaire qui y réside depuis près d'un an, n'a pu dire la Messe que depuis l'arrivée des Sœurs.

Dans notre voyage à Yamhill et à Salem, nous avons visité St. Louis et St. Paul. Ces deux paroisses sont connues sous le nom de *French Prairies*. Ce nom leur vient de ce qu'elles ont été établies par les Canadiens, voyageurs de la Baie d'Hudson, qui ont épousé ici des Sauvagesses. Par conséquent, les habitants sont pour la plupart des Métis ou des Quarterons.

Le 12, nous revenons à Portland, ayant fait plus de 200 milles par des chemins assez difficiles, à travers les montagnes et les prairies. Mgr. l'Archevêque voyant qu'il n'était pas possible d'établir des Sœurs à Yamhill, pensa que nous pourrions réussir à Umatilla, Réserve sauvage, 30 milles plus haut que Walla-Walla.

Le 17, je repars donc de nouveau, avec Sœur M. Alphonse. Nous laissons Portland à 5 heures du matin, à 7 heures nous étions au Fort

Vancouver, où M. le Grand-Vicaire Brouillet nous attendait, devant nous accompagner dans cette petite excursion. A 5 heures du soir, nous étions aux Dalles, petite ville qui se trouve sur la rive gauche de la Colombie. (Il est à remarquer que la Colombie forme les limites des deux diocèses de Nesqually et Orégon, le premier situé sur la rive droite et le second sur la rive gauche dans l'Etat de l'Orégon.)

A peine avions nous mis pied à terre, que l'on entendait les catholiques se réjouir ; " Voilà des Sœurs pour nous, " disaient-ils ; leur conviction venait de ce que leur curé était parti, ce jour là même, avec l'intention d'en obtenir, s'il était possible à Portland. Ces pauvres gens furent bien désappointés en apprenant que nous n'étions là qu'en passant.

Les Dalles comptent près de 3000 habitants dont environ 400 sont catholiques. C'est là qu'un bon nombre de mineurs viennent s'approvisionner. La population augmente tous les jours, malgré l'aridité du sol, dépourvu de toute végétation à l'endroit où est bâtie la ville ; les campagnes environnantes sont fertiles, dit-on.

Le 18, à 8 heures du matin, nous continuons notre route.

Le 19, à 2 heures P. M. nous étions à Waloulla après un trajet d'environ 500 milles sur la Colombie. Ce trajet, qui demandait autrefois 15 à 20 jours se fait aujourd'hui en 3 jours. Cela est dû aux bateaux à vapeur qui ont remplacé les canots sauvages. On a aussi construit une voie ferrée sur la rive du fleuve pour passer les Dalles et les Cascades, si bien connues des missionnaires et de tous ceux qui lisent les Annales de la Propagation de la Foi. A 3 heures, nous prenons

la diligence et à 9 heures du soir nous sommes à Walla-Walla, qui est une des principales villes du territoire de Washington ; cette cité est au centre d'une vaste plaine environnée de montagnes. M. Poulin fait ici, comme à Portland, les premiers frais de la réception, il nous avait devancé de quelques jours dans un voyage qu'il a entrepris pour aller aux mines de Boisée. Il fera le trajet de Umatilla avec nous ; ce chemin conduit à Boisée.

Le capitaine Mullin, un des plus respectables citoyens de Walla-Walla, nous a reçus dans sa maison et procuré, avec une gracieuse libéralité, tout ce qui nous fut nécessaire en ce lieu. Ce voyage, de 12 jours, nous aurait coûté plus de 200 piastres, et nous devons à la générosité de M. Aimsworth, président d'une société de vapeurs entre Portland et Walla-Walla, qu'il ne nous ait presque rien coûté. Malheureusement cette démarche n'a pas eu un meilleur résultat que la première. Les sauvages de Umatilla paraissent très-intelligents, ils conservent les pratiques religieuses qu'ils ont reçues, il y a bien 20 ans.

A notre arrivée dans cette *Réserve*, un des employés de l'agent commanda à une sauvagesse de nous préparer à dîner, et lui proposa de nous donner un plat de viande. " Oh ! non dit-elle, je connais l'habitude des catholiques, ils ne mangent pas de viande le samedi. " Quoique ces bons sauvages gardent des pratiques singulières, telles que de se peindre la figure, etc., on voit cependant qu'ils sont très-attachés au catholicisme. Il y en a pourtant un grand nombre qui écoutent la prédication d'un certain jeune homme de la secte des méthodistes qui les réunit régulièrement tous les dimanches. L'agent de cette Réserve ainsi

que plusieurs autres occupés auprès des sauvages, après la guerre des indiens en 1859, désiraient ardemment des missionnaires parcequ'ils avaient alors beaucoup de difficultés à soumettre ce peuple farouche. Aujourd'hui qu'ils en viennent à bout plus facilement, ce désir est ralenti ; ainsi plusieurs de ces Réserves sauvages sont abandonnées à la discrétion des protestants.

Le 28, à 11 h. A. M. nous étions de retour à Portland. C'est là que doit s'écouler la plus grande partie du temps qui nous reste à passer en Orégon. Nous l'employons à travailler avec nos chères Sœurs afin de diminuer, autant que possible, le fardeau bien trop lourd, qui leur reste à supporter après notre départ. Les jours nous échappent à regret, ils s'écoulent si rapidement que nous ne pouvions croire que le moment de notre départ, fixé au 25 septembre, fut déjà arrivé. Le canon du vapeur qui devait nous transporter à San-Francisco se fit entendre ; ce coup fut saisissant pour nous et pour nos chères Sœurs. Toute la nuit se passa à faire les préparatifs du voyage.

A 3 heures et demie du matin, après avoir reçu le pain si fortifiant du voyageur, il nous faut quitter Portland. Les adieux ne sont que des sanglots entrecoupés. Nous nous rendons au bateau, nous savions qu'il était impossible d'avoir des cabines, néanmoins, nous entrons, nous abandonnant à la divine Providence. La traversée a été très-pénible ; malades tout le temps, nous eûmes beaucoup à souffrir.

Le 28, à dix heures du matin, nous étions au port de San-Francisco ; nous nous dirigeâmes chez les bonnes Sœurs de la Merci. Elles nous reçurent aussi cordialement qu'en juillet. Devant

faire le trajet seules, nous pensions suivre la ligne Nicaragua, que nous connaissions déjà, mais en arrivant en cette ville, nous apprenons qu'il faut suivre celle de Panama. Nous mettons toute notre confiance en Dieu, et cette confiance ne fut point frustrée ; deux prêtres de la Californie feront le voyage avec nous, ainsi qu'une dame très-respectable avec sa famille.

Le 3 octobre, nous saluons très-affectueusement nos bonnes hôtesses et nous prenons congé d'elles. Nous avons passé 17 jours sur le Pacifique ; nous allions très-lentement, notre bateau étant en mauvais ordre. La cabine que nous avions était loin d'être comfortable, nous ne pouvions y résister pendant la nuit. Ajoutez à cela, le mal de mer, quelques degrés de la chaleur des zônes torrides, puis le feu qui a menacé de consumer notre navire et vous aurez une idée de notre position sur le Pacifique. D'ailleurs la mer était très-calme et le temps magnifique.

Le 20, sur les 8 heures du soir, nous étions dans la magnifique Baie de Panama. Le lendemain, de grand matin nous louons une chaloupe dans le dessein d'aller entendre la Ste. Messe dans une des églises de la ville. En arrivant, nous apprenons que toutes les églises sont interdites et que le clergé a abandonné la place à cause de certaines difficultés survenues avec le gouvernement. Il faut se résigner. Panama est une ville très-ancienne ; le Fort, la Cathédrale, les églises et couvents tombent en ruines. Cependant ces monuments antiques, la Cathédrale surtout, annoncent qu'à une époque reculée, Panama était riche et florissante. Les tombes que l'on remarque dans la Cathédrale, et en assez grand nombre, portent l'empreinte de la foi vive et

caractéristique du peuple qui les a érigées. En entrant dans ces temples, on ne peut se défendre d'un certain frémissement ; peut-il en être autrement ? On a converti les églises en théâtres !....

A 11 heures, nous prenons les chars ; trois heures suffisent pour le passage de l'Isthme. On compte 50 milles. Les fleurs et les fruits abondent. Les différents côteaux qui sillonnent l'Isthme sont couverts d'une très-belle et perpétuelle végétation. Le cocotier paraît être le roi des forêts de ce pays. L'on rencontre, çà et là, des rangées de petites huttes servant d'abri aux indigènes, légèrement vêtus, et quelquefois, point du tout. C'est à Aspinwall, sur l'Atlantique, que nous laissons les chars. Cette ville, rebâtie depuis quelques années, offre aux voyageurs des logements plus comfortables qu'autrefois.

Le 21, à midi, nous quittons le port d'Aspinwall. Le navire l'*Illinois* est très-comfortable, tout y est bien organisé.

Le 26, nous saluons les îles de la Jamaïque, Haïti, Cuba, San Salvador, etc.

Le 28, une jolie bourrasque est venue secouer notre navire, nous étions dans les environs du cap Hatteras. On nous dit que c'était la queue d'une tempête, quoiqu'il en soit la secousse ne fut pas moins forte. Vers le milieu de la nuit, un énorme vaisseau aborda notre navire ; une terreur panique s'empara de nous, nous nous croyions pris par l'Alabama. C'était tout simplement un inquisiteur qui voulait savoir si nous avions rencontré quelques vaisseaux ennemis.

Enfin, après neuf jours de navigation sur l'Atlantique, nous abordons heureusement au

port de New-York. Nous nous rendons chez le bon M. Quinn, père et protecteur des missionnaires. Il nous conduit chez les Srs. de la Charité, établies dans sa paroisse, à St. Pierre de New-York, où nous eûmes le bonheur de célébrer la fête de tous les saints.

Le 3 nov., à 7 heures du matin, nous prenons les chars de l'*Express*. L'étonnante rapidité avec laquelle ils nous dirigent vers notre chère patrie, nous fait oublier la fatigue, compagne inséparable d'un aussi long voyage.

Vers les onze heures, P. M., du même jour, nous étions dans le port de Montréal, à quelques pas de nos chères sœurs. Nos cœurs, déjà, nous ont devancées, pour aller se reposer à l'ombre du sanctuaire chéri que nous cachent encore les ténèbres de la nuit. Le temps est très-mauvais. Enfin, les vœux sont exaucés de part et d'autre, nous franchissons le seuil de notre chère communauté. Nos tendres sœurs s'empressent de remercier le souverain arbitre de nos destinées de nous avoir si visiblement protégées, et elles adressent à la Vierge Immaculée le beau cantique *Magnificat*.

ERRATUM.

A la page 53, ligne 26, retranchez les mots *arrivée le 3 avril* 1782.....*avait* 68 *ans*.